



E-book
gratuit

L'AMOUR EN VOYAGE

recueil de textes courts

**Amours écrites par des cœurs
d'artichaut d'ici et là**

L'amour en voyage

Recueil de textes courts

Chaque texte appartient à son auteur.

Pour une utilisation et/ou reproduction partielle ou complète du recueil une demande écrite devra être adressée à voyagesduneplume@gmail.com.

Ce recueil collaboratif est diffusé sans fin commerciale.

Photo de couverture : Éloïse

Avant-propos

« On a tous quelqu'un qu'on aime et qui habite trop loin. »

Paul de Kock (1793 – 1871)

Plus qu'une voyageuse, je suis un cœur d'artichaut toujours en vadrouilles. Il n'est pas un port, une ville ou un métro où je n'ai pas semé quelques miettes d'un amour parfois éphémère, souvent illusoire, jamais inutile. Ici et là je vais le cœur plein de sourires à offrir. Ici et là j'aime l'amour sous toutes ses formes.

En voyage le temps s'arrête, parfois. Un inconnu devient une épaule bienveillante, une rencontre furtive devient une âme sœur. En voyage on remplit son cœur d'aventures. En voyage ce n'est pas son sac qu'on charge de souvenirs.

En 15 ans de voyages certaines rencontres se sont transformées en souvenir dans lesquels j'aime me lover les soirs de pluie. D'autres sont devenues de véritables fraternités musicales. D'autres encore ont fait pleurer mon cœur avant de le panser d'une amitié éternelle.

En 15 ans de voyages j'ai rencontré des voyageurs et surtout, des cœurs d'artichaut toujours en vadrouille. Autour d'un café, sous un orage ou dans une mer turquoise on s'est lié d'amitié. Au moins le temps de verser quelques larmes et d'échanger nos fous rires. Sans vraiment se connaître, on a partagé nos doutes, nos rêves et nos envies d'ailleurs.

En 15 ans de voyage je cumule dans mes souvenirs des dizaines d'histoires d'amour venues des quatre coins du monde. Véritable bibliothèque de cœurs vagabonds, ma mémoire a néanmoins oublié grand nombre de ces amoureux bavards.

A travers ce recueil collaboratif de textes courts, j'ai voulu laissé la parole à ces amoureux inconnus qui ont aimé, ri ou pleuré certaines rencontres. Chaque texte est unique. Parfois fictif, souvent autobiographique, peut-être romancé, seul l'auteur connaît le secret de son histoire.

Ce recueil est une invitation aux voyages (et à l'amour ?) Dans ces quelques pages, les sourires s'enchaînent du Japon au Chili en passant par la Grèce et le Sénégal. De découvertes en adieux, le mauvais vin devient protagoniste, le mariage se fait blanc et les amitiés s'envolent au son d'un Clair de lune.

Pour les 15 ans de voyages à venir, je souhaite aux amoureux, aux cœurs d'artichaut, aux romantiques et aux indécis des milliers de rencontres, des miettes de cœur à en faire tomber les étoiles et des sourires à offrir ici et là.

Pour les 15 ans de voyages à venir je vous souhaite un sac rempli de souvenirs.

Céline Sampaio
Collectionneuse d'histoire d'amours

Lettres d'amour

Léa Jourjon et Léo Bourigan

Bons baisers

Léo,

Il y a deux ans aujourd'hui, je t'écrivais une première lettre. C'était une lettre d'adieu déguisée en lettre d'au-revoir¹.

Le destin s'était appliqué à m'offrir le plus beau des souvenirs de voyage. Une carte d'identité perdue sur une île, un avion raté, un compte en banque vide et un voyageur grec qui a voulu me reconforter. « Viens donc manger avec nous ce soir ! En plus, c'est drôle, il y a un Français qui s'appelle Léo. Vous n'aurez qu'à aller chercher du vin ensemble ! » Voilà comment notre histoire a commencé avec du mauvais vin.

Une semaine. Voilà le temps que nous avons devant nous.

Pour la faire durer, nous n'avons pas dormi. Nous nous sommes accrochés à chaque minute ensemble. Nous avons passé toutes nos nuits dehors. Allongés sur des rochers à guetter le soleil se lever sur l'acropole d'Athènes. Emmitouflés tous les deux dans la même veste. À retarder le moment d'aller pisser. Faire durer encore et encore. Retenir chaque instant.

Une semaine, c'est court. Une semaine ce n'est rien.

¹ Lire la lettre de Léa à Léo : [Athènes, quand le soleil se lève pour nous](#)

Commencer une relation en connaissant la date de fin, c'est particulier quand même. Chaque début, chaque première fois a déjà le goût du manque. Et tout est rendu plus intense, venant narguer ma prudente conscience « *T'attache pas trop quand même, il habite de l'autre côté de l'océan.* ».

Et puis il a bien fallu rentrer. Quitter Athènes fut difficile. J'essayais d'imprimer ton visage. Je voulais tout retenir. Pouvoir me replonger dans ces souvenirs dès que la nostalgie se ferait sentir.

Ton voyage continuait à travers les Balkans. Tu m'as dit que tu me rendrais visite avant de t'envoler pour la Guadeloupe. Alors je t'ai écrit une lettre d'au-revoir.

Et puis tu es venu. Plus tôt que je ne le pensais. Je suis allée te chercher à l'aéroport, intimidée par les retrouvailles. Je t'ai ramené chez moi, mal assurée, sur ma moto qui portait pour la première fois un passager chargé.

Que c'était bon de te retrouver. Que c'était bon de t'intégrer dans mon quotidien.

Faire durer.

Je te propose d'aller jusqu'à Copenhague en stop. Tu acceptes sans même une seconde d'hésitation. Voilà donc quelques semaines ensemble de gagner.

C'est drôle quand j'y pense, avant de te connaître, j'étais avec quelqu'un qui m'avait dit « *Si tu fais du stop, je te quitte.* ». Et j'ai fait du stop, bien sûr.

Après ce voyage jusqu'au Danemark, tu es resté encore. Tu as tout de suite aimé Lyon.

J'ai eu ce goût d'urgence encore longtemps tandis que tu reportais à chaque fois ta date de retour. Mais tu étais de plus en plus intégré dans mon quotidien. Ton absence ferait trop de vide.

Un jour d'automne, alors que nous nous promenions dans les vignes rougies près de chez ma mère, tu reçois un appel de la tienne. Tu venais de rater ton avion. Tu avais confondu la date du vol avec celle jusqu'à laquelle tu pouvais changer ton billet, une énième fois. J'ai voulu prendre un air désolé mais je crois que tu n'y as pas cru un instant. Tu restais.

Suède, Malte, Slovénie, Autriche, Suisse, Portugal, Espagne, Belgique, Islande, Tanzanie, Italie, Hongrie, Allemagne, République Tchèque, Pologne, Lettonie, Lituanie, Estonie, Russie, Mongolie et Chine. Notre histoire était née et a grandi sur la route. C'est sur la route que je nous sens en communion. Voyager à tes côtés est comme une évidence. Et c'est sur la route qu'elle se poursuivra.

Il y a quelques temps, tu as dit oui à l'idée la plus folle que je t'ai soumise. « On quitte tout et on devient nomades. » Ok. Le projet est lancé. La date de départ est fixée. L'histoire se poursuivra sur la route et sans date de retour.

J'ai tellement hâte que nous écrivions ces lignes ensemble. Je suis confiante, c'est une belle aventure qui nous attend. Avec toi, l'inconnu ne m'effraie pas. Je sais que nous aurons des moments difficiles. Je sais que nous aurons des doutes. Mais je te promets d'être là, de te soutenir. Comme je sais que tu le feras aussi. Ensemble, nous avons un monde d'inconnus à apprendre à connaître.

Je t'embrasse.

Je t'aime.

Léa

Léa,

Lire tes lignes me remplit une fois de plus d'allégresse.

Qu'y apprends-je ? Deux ans se seraient écoulés ? Nous avons parcouru ensemble l'Europe, traversé les mers et exploré les confins de l'orient... Pourtant, j'aurais pu jurer que cette rencontre remontait à quelques mois à peine ; que nous étions encore hier à Athènes. Nous avons vécu mille aventures, l'une n'a cessé de chasser la précédente.

Combien de temps encore ? Étirer notre aventure à l'infini ? La liberté, la découverte, le mouvement... C'est cela qui m'a tout de suite plu dans notre relation. Y renoncer ? Sûrement pas !

Alors, ce voyage sans retour, quel pied ! Comment aurais-je pu y résister ? Mais tu le savais, n'est-ce pas ?

Partir n'est qu'un détail. Le voyage également. Comment – quelle importance ? Jusqu'où – qui sait ? Seul le chemin que nous parcourons ensemble compte. Pussions-nous ne jamais nous arrêter. Faire de l'ailleurs, le terrain de jeu de notre histoire.

Nous serons bientôt à nouveau réunis sur la route ; m'écriras-tu ?

Je t'aime, je t'aime, je t'aime.

Léo

Au clair de lune

Céline Sampaio
Voyages d'une plume

Lorsqu'il est arrivé à l'auberge je l'ai accueilli, comme tout le monde. Je lui ai souri comme un jour de soleil. Je lui ai indiqué la personne qu'il cherchait et je me suis installée sur la terrasse. Tout le monde était là. Je me suis servi un verre et j'ai sûrement trinqué au Chili, au soleil, à la folie, à l'amour. Ou à la famille nomade.

J'ai sûrement recroisé son regard dans les rues du port, sans jamais le reconnaître. Pourtant, un soir, en sortant du bus sa voix m'appelle. Je me retourne. Son sourire me revient en mémoire. Je crois. Un peu.

Lui m'a reconnu. Je suis la Française qui travaille chez les nomades. Oui, je suis l'une d'elles. Nos chemins se dessinent ensemble dans les rues du marché. Nos pas allongent le temps, consomment l'asphalte. En quelques minutes il me raconte sa musique, ses chez lui entre ici et là, son sourire qui s'est éteint lorsque son amour l'a brisé. En quelques pas éphémères on partage des rires et un au revoir. En 200 mètres une ébauche d'amitié s'est faufilée dans ma vie de voyageuse. Il tourne. Je continue tout droit.

Peut-être que cette rencontre n'ira pas plus loin que le prochain carrefour. Peut-être que je recroiserai son regard dans les rues du port. Peut-être que cette fois-ci je le reconnaîtrai.

Comme souvent au Chili les réseaux sociaux tissent les mailles de la vraie vie. Facebook nous reconnaît, nous suggère de transformer les quelques mètres partagés en amitié virtuelle. Nous acceptons.

Derrière nos écrans nous échangeons une invitation. Le temps passe.

Tout le monde est là. Chaque soir je m'installe sur la terrasse avec la famille nomade. On se sert

un verre, on trinque aux inconnus qui passent et j'oublie l'invitation de cet ami qui m'a reconnu sur le quai de la gare.

Ce soir je n'ai pas envie de m'installer sur la terrasse. Ce soir je repense à nos rires et à cette invitation laissée sans réponse. Moi, la timide, je prends mon courage à deux mains et quitte la terrasse.

J'allonge le temps dans rues du port. Profitant de chaque seconde de solitude je laisse mes pas me guider jusque chez lui.

Comme si je le connaissais depuis toujours je le suis. Dans sa chambre une contre-basse, un accordéon, un fauteuil qui connaît déjà la forme de mon dos et la plus belle vue du port. De rires en sourires on s'offre une bière. Pendant que je m'envole vers l'horizon, lui s'occupe de la musique.

Debussy. CLAUDE. DEBUSSY. Qui passe du Debussy pour un premier rendez-vous ?

Les premières notes de piano envahissent la chambre.

Je souris aux larmes et voyage en enfance. Depuis toute petite j'aime la musique classique et Debussy a été l'un de mes coups de foudre musicaux. On n'en avait jamais parlé. Mais Debussy est là.

Accoudé à la fenêtre le silence accompagne le Clair de Lune.

En bas, la baie nous promet des voyages sans fins. Nos regards se croisent. Nos sourires se taisent. A ce moment précis ma vie est parfaite. La musique parle pour nous. Notre bonheur danse pour nous. Nos silences s'envolent vers le Pacifique. Jamais je n'aurais pu penser qu'un silence inconnu pouvait être aussi agréable. Complice. Musical.

En bas, la ville boit, fête, s'égare dans des brumes d'une soirée sans lendemain. Ici le temps s'arrête. Immobiles, nous étirons cette rencontre éphémère jusqu'aux confins de l'éternité.

Il m'offre un baiser. Je lui tends un sourire.

En un soupir je quitte la plus belle vue du port. Seule dans les rues noires j'allonge le temps.

Égoïste je veux que l'éternité s'immisce dans chaque seconde partagée. L'euphorie de la simplicité m'envahit. La perfection du moment guide mes pas jusque chez moi.

Tout le monde était là, étonné de me voir rentrer si tôt. Je me sers un verre. Ce soir là on a sûrement trinqué au Chili, à la lune, à la folie, à l'amour. Ou au bonheur d'être une famille nomade.

Peut-être que je recroiserai son regard dans les rues du port. Peut-être que cette fois-ci je le reconnaîtrai. Peut-être partagerons-nous une fois de plus des sourires, des rires, des silences et un piano majeur.

Je suis retournée plusieurs fois au port. Plusieurs fois je suis passée devant sa porte. A chaque passage j'ai revu la contre-basse, l'accordéon et ce fauteuil sans forme. A chaque passage j'ai souri à cette rencontre aussi belle qu'éphémère, aussi pure que silencieusement musicale. A chaque passage je me suis envolée jusqu'au clair de lune d'une vie nomade.

L'amour est le plus beau des voyages

Goldie
Gab & Goldie

Tout a commencé par un bel après-midi du mois de septembre. Le soleil brillait dans le ciel montréalais et elle s'était finalement décidée à sortir dans le parc pour pratiquer son instrument de musique fraîchement arrivé dans sa vie. Du haut de ses 24 ans, Ségolène avait quitté son métro-boulot-dodo parisien quelques mois auparavant pour vivre sa première aventure en solitaire à l'autre bout de la Terre. Elle souhaitait avant tout découvrir de nouveaux horizons, sortir de sa zone de confort, partir à la recherche d'elle-même ; son intuition lui glissait de faire quelque chose de ses mains. Comme la musique l'avait toujours attirée, elle s'est offert un ukulele en arrivant au Canada. « Ce sera mon fidèle compagnon », pensait-elle, mais, au fond de son être, elle rêvait surtout de rencontrer un beau guitariste qui la ferait chanter et voyager autour du monde. Elle avait compris qu'il fallait arrêter de se lamenter : tout vient à point à qui sait attendre...

Trois mois plus tôt, à plusieurs milliers de kilomètres de Montréal, un jeune aventurier était allongé sur un lit d'hôtel en Équateur, incapable de jouer ni de chanter car il avait un peu trop tiré sur la corde. « Si seulement j'avais à mes côtés une femme, douce et belle, qui pourrait chanter avec moi et qui me suivrait jusqu'au bout du monde ». Sans le savoir, il venait de formuler sa demande à l'univers. Soudain, pris d'un élan de nostalgie, il réserva un aller simple pour son Québec natal, après plus de quatre années de voyages en Amérique Latine, avec pour seule compagne sa guitare...

Les feuilles des arbres du parc Lafontaine commençaient à se parer de leurs magnifiques couleurs, annonçant la fin de l'été et le début de ce que les Québécois appellent l'été indien. Dans ce contexte propice aux élans romantiques, il est apparu, le sourire aux lèvres, sa guitare à la main. Dès que ses yeux se sont posés sur elle, il s'est approché d'un pas décidé, lui a fait la bise et lui a déclamé : « Salut ! Moi, c'est Gabriel. Je t'ai vue au loin avec ton ukulele et je me suis dit que c'est à toi que j'allais chanter une chanson ! Alors français, anglais ou espagnol ? » Un peu déstabilisée, la jeune fille ne savait trop quoi lui répondre. « Est-il là pour me draguer ? Ou peut-être veut-il de l'argent... » pensa-t-elle, un peu méfiante, en observant le look décalé de cet inconnu. Elle hésitait à l'envoyer balader, mais son goût du défi lui souffla : « Vas-y, chante en allemand pour voir... » Sans se laisser démonter, le Québécois se mit à gratter les cordes de son instrument, « Je sais seulement le refrain ! » Mais, elle, elle connaissait la suite ! Amusée, elle décida de lui chanter une chanson à son tour. Ils ont ri, joué, parlé pendant plusieurs heures, découvrant avec stupéfaction leurs nombreux points communs, dont le moins probable : devenir rockstar au Japon ! Un rêve un peu fou qui fit réfléchir la belle aux yeux bleus : « Peut-être que lui et moi, avons quelque chose à réaliser ensemble ? » Quand il fut temps de se dire au revoir, il lui avoua avec une pointe de regret : « Tu sais Ségolène, j'ai une malédiction. À chaque fois que je rencontre une belle personne, je dois quitter le pays peu de temps après. On m'attend au Mexique dans deux semaines pour ouvrir un bar avec des copains dans les Caraïbes. Viens me rendre visite ! » Leur connexion fut immédiate et leur attirance aussi inéluctable que réciproque. Pour autant, la jeune française ne s'imaginait pas quitter sur un coup de tête le pays qui était censé l'accueillir pour un an. Elle avait eu l'immense chance d'obtenir du premier coup son visa vacances-travail et elle n'allait pas le gâcher, pour une potentielle histoire sentimentale avec un parfait inconnu, aussi séduisant fût-il...

Mais on le sait bien, l'amour est plus fort que tout. À peine un mois après leur rencontre, elle décida de tout plaquer pour aller vivre au Mexique avec son Québécois. Elle qui avait toujours rêvé de jouer les petites sirènes dans les Caraïbes, elle allait vivre d'amour et d'eau (de coco) fraîche avec son beau pirate aux yeux azurs. C'est ainsi que la lagune vit leur relation se construire et se renforcer un peu plus chaque jour, la course de la lune et du soleil rythmant leurs aventures et leur complicité musicale. Cette vie idyllique dura presque un an, puis l'envie de reprendre le voyage se fit sentir pour les deux tourtereaux, toujours en quête de nouveaux défis...

Sautant d'un rêve à l'autre, après avoir mené à bien leur projet de bar au bord de la lagune, ils ont entrepris de débiter leur carrière musicale au Guatemala. La belle et vibrante ville d'Antigua les a accueillis les bras ouverts. En un rien de temps, les amoureux ont appliqué à la lettre le fameux dicton : « Fake it until you make it », qu'on pourrait maladroitement traduire en français par : « Fais semblant jusqu'à ce que tu y arrives. »

Les deux jeunes gens n'étaient pas du tout des professionnels à l'époque. Il jouait de la guitare depuis une dizaine d'années, elle chantait depuis sa plus tendre enfance ; ensemble, ils avaient déjà animé plusieurs veillées autour d'un feu de bois crépitant, mais donner un concert d'une heure et demi dans un restaurant, c'était une nouveauté ! Seulement, s'ils l'avaient avoué, personne ne les aurait embauchés ! Leur bonne étoile veillait sur eux et c'est ainsi qu'ils ont commencé à chanter dans les bars et restaurants de la ville, gagnant en confiance à chaque nouveau concert. Au bout de quelques mois, plus besoin de faire semblant, Los Dorados – c'est ainsi qu'ils s'appelaient – n'étaient plus des débutants sortis de nulle part : ils étaient devenus des artistes à part entière et ne vivaient plus que de leur musique !

L'énergie des volcans qui entourent Antigua leur a donné envie de repousser leurs limites. Ils décidèrent de gravir Acatenango, volcan inactif situé à une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau du volcan de Fuego, qui, lui, est particulièrement actif. Ils ont marché près de huit heures avec leur guide pour atteindre le bivouac du soir, situé à quelques centaines de mètres du sommet. Leur tente montée, le feu allumé, il restait à attendre que le volcan se réveille. La pleine lune brillait haut dans le ciel, illuminant l'horizon où l'on voyait pointer les sommets de plusieurs volcans au loin au-dessus des nuages. C'est à ce moment que Gabriel décida de déclarer sa flamme à sa bien-aimée :

« La vie c'est comme gravir un volcan. Parfois le chemin est rude, des obstacles se mettent en travers de notre route, mais sous l'orage ou par beau temps, j'ai envie de marcher main dans la main avec toi, car tu es la femme de mes rêves et de ma vie. Arriver au sommet ensemble, ça vaut tous les efforts du monde, et je suis prêt à franchir tous les obstacles pour être avec toi. Tu ferais de moi le plus heureux des hommes, si tu acceptais de devenir ma femme. »

Leurs deux cœurs battaient si fort, que la Terre l'entendit et dans un bruit sourd, une explosion retentit. Le volcan de feu était entré en éruption simultanément avec la plus belle déclaration d'amour qui soit, laissant s'échapper des coulées rouges de lave incandescente. La lune et les étoiles comme témoins de leurs vœux échangés, les deux amoureux s'enlacèrent et se mirent à observer ce merveilleux spectacle qui se déroulait sous leurs yeux. Ce souvenir restera à jamais gravé dans leurs mémoires.

Le lendemain matin, ils se levèrent aux aurores afin de terminer l'ascension. Voir le soleil se lever à 3976 mètres d'altitude, juste au-dessus d'un volcan qui fut actif toute la nuit, aux côtés de notre âme-sœur, ça n'a pas de prix !

En entamant la descente, ils se mirent à envisager leur mariage de rêve.

« Il y a quand même un océan entre nos deux pays, dit Ségolène, où allons-nous nous marier ?

– Et si on retournait là où notre amour s'est construit, au bord de la lagune ? Nos familles pourraient faire connaissance dans un lieu sublime, et le Mexique est à mi-chemin entre la France et le Canada (ou presque) », lui répondit son fiancé.

Enchantés par cette idée, ils décidèrent de se remettre en route quelques semaines plus tard, afin d'aller rencontrer leurs familles respectives et annoncer leur union !

Première étape, le Canada ! Ségolène fut très bien reçue par la famille québécoise, sa belle-mère étant ravie d'avoir une belle-fille française ! Tout se passait à merveille mais ils se sont rapidement rendus compte que vivre de la musique au Canada était plus compliqué qu'au Guatemala. Pourtant, ils aimaient partager leurs harmonies et leur joie de vivre. Très naturellement, ils ont commencé à chanter dans les marchés. La rue est indéniablement une formidable école de la vie, tellement spontanée, mais parfois hostile !

C'est à Ottawa qu'ils ont eu l'idée de financer leur mariage grâce à l'argent collecté en chantant, mêlant ainsi leur passion pour la musique et leur projet de vie commune ! Avec une pancarte écrite à la main, leurs plus beaux sourires et une foi inébranlable en la vie, telle est née l'aventure « we sing to get married », « nous chantons pour nous marier ! » Ce jour-là, Radio Canada a même réalisé un mini reportage sur les deux tourtereaux, unis par l'amour et la musique. Ils ont alors choisi de changer leur nom de scène, abandonnant Los Dorados (de toute façon déjà pris) au profit de Gab & Goldie (c'est le nom pirate que Ségolène avait adopté à son arrivée au Mexique, où personne n'arrivait à prononcer correctement son prénom).

Ils sont ensuite partis en France pour que le pirate rencontre sa belle famille, puis ont commencé leur petit tour d'Europe musical, de l'Allemagne à l'Italie, en passant par la Belgique et la Suisse. Ils ont ensuite traversé l'Atlantique pour vivre l'*American dream*, testant alors le capital sympathie des grandes villes de l'Ouest Américain : San Francisco, Los Angeles, Las Vegas. Puis leurs voix ont réchauffé le métro et le cœur des Montréalais quand le thermomètre affichait -40°C avec des chansons gorgées de soleil d'Amérique Latine. Ils ont même été invités à chanter dans un mariage au sud de l'Inde, mais ça, c'est encore une autre histoire !

Dès le début de leur aventure commune, ils ont su être attentifs aux signes envoyés par l'univers, qui se sont révélés être de merveilleuses opportunités pour apprendre, s'élever et inspirer les autres.

Depuis leur rencontre, ils voyagent avec leurs instruments, afin de chanter et enchanter le monde, prouvant par leur simple existence qu'il est possible de vivre de sa passion, si on s'en donne les moyens ! Tous les étés, ils chantent comme des cigales et économisent comme des fourmis pour financer leur mariage, prévu en 2020. Rien ni personne ne pourra se mettre en travers de leurs projets, car leur amour est puissant. Quand on sait que la vie est d'une extrême fragilité, qu'elle est éphémère, on remercie l'univers d'être debout, en bonne santé et on honore son chemin en réalisant les choses qui nous font vibrer, en accord avec notre profonde nature !

Oui, l'amour est le plus beau des voyages... car il donne des ailes et permet de se dépasser au quotidien. Parfois la route est longue et sinueuse, mais il faut croire en nos rêves, ils nous guideront vers les sommets de notre destinée !

Une rencontre

Anonyme

C'est pas une histoire d'amour à proprement parler que je vais raconter. Si on qualifie une histoire d'amour comme une rencontre, une relation amoureuse, des moments partagés, un engagement...

Mais à mes yeux, ce que je vais raconter vaut encore mieux que tout ça car c'est une promesse. Une promesse de bonheur pour le futur. Une rencontre qui met les étoiles dans les yeux, les papillons dans le ventre, les fourmis dans les doigts. Une rencontre qui te fait te tortiller les cheveux, te mordiller les lèvres et te tordre les mains. Une rencontre qui te donne autant envie d'accélérer le présent pour précipiter le futur, que d'arrêter le temps pour immortaliser chaque seconde.

Bled, Slovénie, septembre 2018. Roadtrip avec une amie.

Un repos enfin mérité au sec dans un Airbnb où on a loué une chambre après plusieurs nuits de camping sous la pluie. D'autres chambres étaient louées par des voyageurs venant de toute part !

On profitait du sec pour lire un livre sous la couette, une fin d'après-midi parfaite après avoir vu le lac de Bohinj dans toute sa beauté.

Cette grande maison sur 3 niveaux, ses 7 chambres, ses 4 salles de bain, ses pièces communes au rez-de-chaussée. Une bonne aura conviviale et joyeuse.

La porte d'entrée qui sonne. Plusieurs fois.

Je quitte mon livre pour descendre ouvrir.

J'ouvre la porte sur un petit blondinet de 5 ans qui s'amusait sur la sonnette. Je comprends que

ce sont des Allemands en vacances en Slovénie.

Et à côté un grand blond. Yeux bleus. Bleus comme le bonheur. Un sourire à tomber à la renverse, les dents blanches et les fossettes qui se creusent avec le sourire ! Les yeux rieurs, pétillants, pleins de vie. Et de charme ! En quelques mots de présentation échangés en anglais, on a tous les deux su qu'il s'était passé quelque chose ! Un feeling, un sentiment, un ressenti ! Impossible de décrocher le regard l'un de l'autre !

Une soirée passée ensemble à discuter, un petit déjeuner partagé le lendemain matin.

C'est après un au revoir le cœur serré que mon amie et moi avons repris notre route vers l'Italie.

Ce n'est pas une histoire d'amour. Ce n'est même pas une histoire réellement.

Il ne s'est rien passé entre nous. Mais nous attendons avec hâte mon retour du Pérou pour se retrouver en France.

La promesse de chaleureuses retrouvailles. Un premier *date* que nous attendons avec beaucoup d'impatience...

La sensation de redevenir une petite pré-adolescente toute excitée par une nouvelle rencontre.

Ode à l'Odyssée

Hambreellie
[La biblio d'Hambreeliie](#)

« Mais vous allez vous casser le cou ! » entendis-je.

Ce fut la voix d'une merveilleuse créature : Marie était redescendue sur terre.

Elle s'approcha de moi toute resplendissante dans sa combinaison blanche venant sans doute d'un grand magasin de luxe.

« Bonjour, je m'appelle Isabelle », me dit-elle en me présentant sa main. Je la saisis du regard et en balbutiant je lui serrai la main à mon tour. Cette poignée de main, fut notre premier contact physique. Je m'en souviendrai jusqu'à la fin de ma vie.

J'étais arrivée par hasard dans cette galerie. Je l'observais du coin de l'œil quand j'étais dans la file en train de commander mes cupcakes à la banane chez Mooncakes, ma pâtisserie préférée. J'avais déjà aperçu Isabelle, au loin, quand elle tournait au coin de la rue ou quand elle se précipitait lors d'une grosse averse, majestueuse sous son parapluie rose. Oui, je la voyais tout le temps, quand je venais me procurer mes petites gourmandises. Je ne cherchais pas à la voir, ni ne l'attendais, assise sur ma chaise, avec un expresso allongé. Non, ce serait mentir. Et puis quand bien même, je n'avais que ça à faire vu que j'étais au chômage. Était-ce vraiment vrai ? Au chômage ? Non, je dois rectifier les choses et vous dire que j'étais dans ma dernière année de master mais je ne sais pas si c'était vraiment ce que je voulais faire de ma vie.

J'aimerais en fait, tout quitter et partir faire le tour du monde. J'en avais marre de ce train-train quotidien. Moi, ce que j'aime c'est lire, lire, lire lire. Feuilletter et lire des magazines de mode, d'art, de développement personnel, lire des romans contemporains et d'amour, et surtout manger du chocolat. Je n'ai plus envie de petits boulots, ni de me rendre une fois par mois au

Pôle Emploi, rencontrer une énième fois mon conseiller qui en fait ne sait que me redire tout ce que je sais déjà. Je n'avais jamais compris leur rôle là-bas. Mais ils servent vraiment à quoi ? A part nous faire chier avec des courriers et des menaces de radiation ? Ben vas-y radie moi ! Allez, radiez-moi tous et toutes de votre société de merde !

« Vous appréciez ?

– Euh oui oui, je viens d'entrer vous savez, donc voilà, lui répondis-je hésitante.

– D'accord, n'hésitez pas si vous avez des questions. » Elle me tourna le dos en marchant d'une telle prestance, avec ses mules marron. Je l'admirais, je voulais l'admirer encore.

J'étais entrée par hasard dans cette galerie et me voilà coincée avec cette belle Isabelle. Mais n'était-ce pas ce que j'avais toujours désiré ? La voir de plus près ? Lui parler ?

Mais je n'y arrivais pas, j'étais tétanisée. Tétanisée par mon propre comportement. Je n'aurais jamais osé agir de la sorte en famille ou même avec mon meilleur ami. Draguer une femme ? Moi ? Que m'arrivait-il ?

Dès qu'elle disparut, je filai dehors et préférai rentrer à la maison. C'était la fin de la journée, et malgré mon goûter, mon ventre commença à gargouiller. Je marchai en direction du bus. A cette heure, on n'était pas sûr de trouver une place assise. Alors, je pris mon mal en patience, debout derrière le chauffeur. Il pleuvait encore des cordes et bien sûr je n'avais pas pris de parapluie.

Elle m'avait adressée la parole, je n'en revenais pas. Je pouvais d'ores et déjà cacher ma joie ; elle l'avait fait car pour elle, je n'étais qu'une visiteuse lambda.

Arrivée à mon arrêt, je descendis en m'abritant tant bien que mal sous un magazine que j'avais emprunté à l'entrée d'un vieux magasin de chaussures.

Dans ma rue, les enfants s'extasiaient de leur journée à l'école, jouaient sur les trottoirs, à l'abri du regard des parents. J'habitais dans une ruelle infestée de maisons collées les unes aux autres. Je rentrais, en espérant que j'arriverai avant Marc. Seul m'attendait, Julius, mon spitz japonais. Lui, au moins m'aimait vraiment.

Je n'étais pas malheureuse, mais depuis des mois quelque chose me tourmentait, il fallait que je sorte de cette vie qui me troublait. Mon quotidien m'embêtait et souvent le matin, avant que Marc ne se rende au travail, il me posait la question habituelle : « Tu es sûre que tout ira bien aujourd'hui ? Oui, je t'ai dit. Ça va aller, il faut juste que je me remette à travailler sur mon mémoire. »

Cela faisait six mois que je radotais la même phrase. Je m'étais incompréhensible. Où voulais-je aller ? Quel sens prenait ma vie ?

Pendant que je préparais le dîner, je reçus un petit texto de Marc : « *je vais rentrer tard, j'ai une réunion qui vient de tomber.* »

C'était à peu près ça tous les soirs. Me trompait-il ? Si oui, tant mieux, sinon tant pis pour lui.

Marc et moi, cela faisait plus de cinq ans que nous étions ensemble. Fiancés l'année dernière pendant les grandes vacances le jour de mes 22 ans. J'avais dit oui, car à l'époque tout était encore parfait : notre amour, ma vie, mon futur et puis paf un jour la réalité inquiétante non seulement te rattrapait mais aussi les rouages de la vie. Je ne savais plus qui j'étais et j'étais tourmentée. Je m'endormis, seule sur le canapé ce soir là. Julius veillait sur moi, sur le tapis de la table du salon.

Le lendemain matin, je me levais comme à mon habitude aux aurores. Marc avait dû rentrer dans la nuit. Je poussai la porte de la chambre, il ronflait. Je me fis un bon café en mettant les informations. Avant de prendre ma douche, je sortis Julius.

Vers huit heures du matin, Marc se réveilla, et il vint prendre le petit déjeuner. Il me fit un bisou tout mou en guise de bonjour. J'avais déjà mon sac sur les épaules. « Je m'en vais travailler à la médiathèque ». La tête toujours émergée dans son café au lait, il me fit un signe de la main et me souhaita une bonne journée.

J'allai en direction de l'arrêt de bus : deux destinations s'offraient à moi. Me rendre à la médiathèque ou retourner à la galerie.

Je choisis l'arrêt Mitty qui était à deux pâtés de maison de la galerie d'art. Mais pourquoi y allais-je ?

La sonnerie d'entrée de Mooncakes tinta et j'aperçus Isabelle qui faisait la queue. Je baissai ma tête mais je crois que ça ne servit pas à grand chose :

« Excusez moi ?

– Oui, répondis-je en levant la tête.

Je sursautai.

– Vous êtes venue hier après-midi à la galerie. Vous n'êtes pas restée longtemps.

– Oh... Euh... je devais sortir mon chien. Réussis-je à bredouiller.

– Vous avez un peu de temps ce matin ? »

Je n'en croyais pas mes yeux. Était-ce une invitation ?

J'avais à peine fini mon café que je la suivis. Quelle allure fascinante.

« Au fait, vous ne m'avez pas dit votre prénom.

– Euh... Moi euh... Sylvie... » qu'est-ce que j'étais tendue. Le ressentait-elle ? Apparemment non, elle était d'une vivacité. Le sourire toujours accompagné d'un mot gentil.

Au fur et à mesure, elle me mit à l'aise et j'entamais la conversation. On parla de sa passion, de son parcours. Elle était aussi jeune que moi, mais comment avait-elle réussi à avoir une galerie à cet âge ? J'évitai de lui poser la question. Ce samedi elle invitait un nouvel artiste qui exposait et m'y invita. Samedi soir les parents de Marc venaient passer une semaine avec nous. Je ne refusai pas. J'appris par la suite qu'elle était originaire de la Martinique. Quel hasard, je l'étais aussi, originaire du Marin, dans le Sud. J'étais arrivée en France à l'âge de 18 ans après avoir réussi mon bac avec mention bien.

Les jours passèrent et le samedi soir, je me retrouvai en face de l'entrée de la galerie. J'avais échappé à mes beaux-parents, en prétextant qu'une amie souffrait, elle avait besoin de réconfort. Marc ne s'aperçut même pas de mon absence. Tout cela devenait bizarre. Je me sentais attirée par autre chose, je ne voulais plus retourner dans ce foutu appartement. Juste prendre Julius et fuir loin de Marc, de cette belle-famille bretonne.

J'aperçus à l'entrée, son nom : Mme De Vigny Isabelle.

De Vigny ? Ce nom m'était familier. Je me servis une coupe de champagne et je manquai de m'étouffer avec. De Vigny ! Mais c'est une famille de Béké¹ en Martinique. Pourquoi m'avait-elle approché ? Les Békés ne se mélangeaient jamais avec les Martiniquais, surtout avec les Noirs ; ils étaient dans leur coin (le haut peuple), et nous, nous faisons pareil (le bas peuple). A part ceux qui s'activaient à couper la canne à sucre sur leurs immenses plantations, c'est tout ce que nous pouvions appeler de proche.

Au loin, je l'aperçus. Ce soir là, elle portait une robe mousseline verte, arrivant un peu plus haut que les genoux et des escarpins noirs. Elle avait un don pour porter de si beaux vêtements. Sur moi, cela ferait haute couture collection cabas du marché.

Elle s'approcha de moi et je l'entendis dire : « Oui, je rentre samedi prochain ».

« Vous partez bientôt ?

– Ah, pouvons-nous se tutoyer ?

– Oui, bien sûr. Je la regardais dans le blanc des yeux en attendant sa réponse.

– Oui, je rentre en Martinique, voir mes grands-parents.

– Mais, tu es de la famille De Vigny, la vraie ?

– Ah lol, je savais que tu me poserais cette question. Je suis la petite fille de Thierry De Vigny mais j'ai vécu avec ma mère qui a divorcé donc nous ne sommes pas restées vivre très longtemps en Martinique ; mais j'aime y retourner pour voir les grands-parents.

– Ah c'est cool, moi cela fait des années que je ne suis pas rentrée ; depuis mes dix-huit ans.

1 « Aux Antilles françaises, un béké est un habitant créole à la peau blanche de la Martinique et de la Guadeloupe descendant des premiers colons européens » (Wikipédia)

Cela ne me manque pas trop. J'ai su me faire à la vie d'ici. Mais me ressourcer ne me ferait pas de mal. »

Nous finîmes la soirée en papotant avec tout le monde. Puis, elle me raccompagna chez moi. Tout le monde dormait déjà. Je rentrai à pas feutrés et je pris sommeil comme un bébé.

« *J'ai passé une belle soirée hier soir. Ravie d'avoir fait ta connaissance. Passe un bon dimanche* ». C'était un texto d'Isabelle. Je ne répondis pas. J'étais troublée. Ressentait-elle la même chose que moi ?

Quelques jours passèrent, je ne sortis pas. J'alternai entre télévision, ménage, sortir Julius et lire. Marc était de moins en moins présent. Un soir, il m'envoya un texto : « Je ne rentrerai pas ce soir, je dors chez un ami. » Nous étions le jeudi soir, ma tête fit un tour !

J'appelai mon père. Le lendemain, Marc n'était toujours pas rentré. Je fis un bagage, je préparai mon sac à dos. Ce jour-là, je dormis à l'hôtel. Le lendemain, j'étais à l'aéroport. Dans la salle d'embarquement, je jetais un regard à mon avion. Ce grand blanc teinté de trois couleurs sur sa dérive m'émerveilla et je ressentis une pointe de nostalgie. J'allais revoir mes parents, ma famille, mes amis. Je ne reçus pas de texto de Marc.

Une femme élégante, vêtue d'un jean haute couture et d'un pull en cachemire s'assit à côté de moi. Elle sentait la même odeur vanillée d'Isabelle. En levant la tête j'aperçus son beau visage, elle me fit la bise, sa bouche presque collée sur la mienne. Elle posa sa main sur ma joue, rassurante. Je m'embarquai dans une folle aventure. Mais n'avons nous qu'une vie pour vivre toutes nos vies, non ?

Sur les contreforts de l'Himalaya, il m'a appris à respirer pour mieux aimer

Charlotte
Portraits de voyages

Aussi naturel que l'air qui entre et sort de mes poumons il entré et sorti de ma vie. Une parenthèse inspirante, ouverte sans préavis et refermée en 7 petits jours, dans mon quotidien Dharamsalien déjà vif d'enseignements.

La rencontre : une grande inspiration

Au milieu de la communauté de moines bouddhistes dans laquelle je vis depuis déjà 5 mois, l'hiver est rude et rares sont les touristes qui se risquent à braver le froid pour traîner leurs *backpacks*¹ dans le coin. Ma maison est remplie d'âmes amicales mais le lien fraternel n'assouvit pas l'envie d'une nuit partagée à la lueur charnelle. Désespérant et pratiquant la méditation pour repousser ces envies de contacts autres que mental, je me dirige vers le café local où nous célébrons la tombée de la nuit, thé au beurre de yack et bières locales à l'appui.

Ce soir là, assis à la table de nos soirées, se tient de dos un homme blond aux cheveux mi-longs, penché sur son carnet en train de griffonner quelques idées. Avant même qu'il se retourne, ma tête commence à planifier sur la comète les images d'une nuit non solitaire, d'une rencontre à dérouler d'avant en arrière.

Puis il se lève vers sa bière et j'aperçois en clair obscur son visage d'ange aux accents virils de viking, le tableau idyllique me fait presque tomber de mon tabouret. Un Ken sortie de sa boîte en

1 Sac à dos

plastique, sans Barbie à ses côtés pour freiner mes élans pas vraiment effarouchés. Un écrivain au corps de mannequin, muscle tendu et mâchoire carrée... je fonds devant les braises attisées.

J'inspire un grand coup et lui demande s'il veut se joindre à nous pour raconter son histoire autour du feu et entrer dans nos rondes d'hippies heureux. Il écrit ses idées sur ses carnets, je fais de même à longueur de journée. Il est professeur de pranayama (yoga de la respiration) et enseigne le surf... l'homme parfait tombé du ciel enneigé juste ici, à mes pieds. Livré par l'univers dans mon petit village à fleur de montagnes himalayennes.

L'adieu : la lente expiration

7 jours après on échange une dernière étreinte devant les bus prêts à l'emmener. C'est un adieu, on le sait, on ne se reverra pas car on ne cherchera pas. Il reste ces empreintes sur mon corps, une couverture presque brûlée par le feu de l'action, des échos de rires, une odeur dans les draps partagés, quelques amandes, une pincée de cendres, des traits sur des feuilles tracés, des ratures de relectures, des prises de consciences émergeant de paroles échangées, des airs de musique africaine et de cordes grattées, l'ouverture du cœur de mes compagnons qui ont accueilli l'étranger avec générosité au sein de notre belle communauté.

Le souffle, ces volutes de buée qui s'évaporent en souvenirs

Entre ces deux actions, inspirer, expirer, réside le souffle. On a échangé bien plus que des peaux caressées, bien moins qu'un amour à partager... On a partagé des mots, sur les chamanes, les rites initiatiques, les voyages, le départ, la puissance de la prière et la forme des cristaux de molécules aquatiques. Des débats, sur la libération des addictions, la liberté des mœurs, les outils d'éveil de l'esprit, de la *vipasana* à l'*ayahuasca*, de la drogue à l'alcool, du silence au partage d'expériences, du passage de frontières au voyage intérieur.

On a compté les nombres, 12, 48 et 24 secondes pour la *pranayana*. 800 000 prieurs simultanés pour changer l'énergie de la planète, 50 nuances de vie à analyser, 5 minutes 30 en apnée, 20 ans retrouvés par erreur d'accent, 10 jours de silence total à venir, 200 heures à partager.

On a éveillé des révélations, sur nos parcours dévoilés sans détours. Des incompréhensions face à nos systèmes de croyances forgés par différentes expériences. Des réponses franches sur nos rapports à l'ego, aux autres, à soi, à la vie.

Dans cette initiation à la pranayama, j'ai appris à aimer autant qu'à respirer... Vivre sa respiration c'est surtout ne pas la retenir.

Respirer, ne pas lutter contre ce qui vient, ne pas s'épuiser à créer ce qui ne vient pas. Dans la danse des ego qui se frottent corps à cœurs, il faut réussir à s'oublier. S'oublier pour laisser place à l'ouverture, pour vraiment dévoiler l'autre. Percer leurs réalités en ouvrant la sienne, le mettre à nu et se mettre à poil, la fierté au fond de nos poches percées par les attentes évaporées.

La narine droite, le soleil, l'énergie masculine de l'impulsion, de la passion, du palpitant. La narine gauche, la lune, les vibrations féminines de l'apaisement, de la concentration, du discernement.

Manipulée par la beauté ? Joué par la solitude ? Qui sait... nous restons humains après tout. Mais au crépuscule de la rencontre, les adieux laissent la question suspendue entre nos deux réalités... Tu es beau, tu le sais et tu cherchais un toit pour rester... J'étais seule et je le sais, je cherchais un corps pour appuyer ma douceur.

Qui a manipulé qui ? Y-a-t-il eu manipulation ? Comme la corruption, cette notion n'a-t-elle pas que le pouvoir que nous lui donnons ? Où a commencé le jeu ? Où s'est-il terminé ?

Donner sans attendre, sans poser de limite de temps ou d'engagement... Prendre sans retenue ce dont on a besoin, chaleur humaine, échanges spirituels, découverte des savoirs faire... Est-ce de la manipulation si les actions sont offertes avec le cœur ? Ou un partage rieur entre enfants intérieurs réveillés ? Et si l'échange au final n'avait été que pur échange... un donné pour un rendu, dans l'inconditionnalité des espoirs partagés.

D'où vient l'impulsion ? Du soleil ou de la lune ? Qu'importe... du moment que l'air rentre. Tout s'équilibrera.

Respiration haletante, ce fût court mais intense

Une semaine pour boucler la boucle de la rupture, pour se tester et pour réaliser que je m'approche de cette sensation tant recherchée de l'amour vrai. Et il n'a absolument pas la forme anticipée ! Je le cherchais dans la durée, il a la saveur décuplée ne souffrant pas de la peur de la perte, car il se retrouve dans chaque interaction humaine quelque soit la durée

limitée. Libérée des angoisses pour sincèrement dédier les rencontres à leurs véritables sens. Plus l'amour guidé par l'impulsion sexuelle, pas celui de l'envie de dominer, pas celui qui s'attache à l'idée de s'ancrer dans la durée, pas celui qui veut emprisonner le talent de l'autre dans sa réalité propre.

A morale de cette non histoire : chercher la régularité du souffle, la fluidité

L'amour du cœur au cœur se reconnaissant.

Juste l'envie d'aider, de faire avancer sur le chemin... Aussi instinctive que cette respiration naturelle répétée 12 à 14 fois par minute du premier souffle jusqu'à la dernière expiration. Sans relâche, sans chercher à analyser ou à comprendre.

L'amour par lui même, pour lui même.

Pas besoin de justification, ça existe avec ou sans nous, en conscience ou non, ça existe. Ça existe et c'est vital, autant apprendre à en apprécier chaque frémissement. Gonflés et vidés, rythme incessant de la vie insufflée à nos poumons par la respiration. Accueillies et quittées, rythme incessant de l'amour insufflé à nos rencontres par la vie.

S'initier à aimer respirer pour le simple plaisir d'être connectée.

Ne plus écouter pour anticiper ma réponse mais pour comprendre les autres réalités.

Ne plus écouter pour exhiber mon expérience mais pour m'imprégner de la leur.

Ne plus énoncer pour me grandir mais pour faire avancer l'autre Ne plus énoncer de règles, se contenter de suivre le sens de la vie.

Ne plus attendre de l'autre, savourer ce qui est donné.

Pêle-mêle et emmêlé, ce nouvel air vient gonfler la conscience d'une révélation : le plaisir de donner est plus grand que celui de recevoir.

Ne plus jouer, mais aimer.

Ne plus ancrer mais savourer ce qui est offert par l'univers².

2 Lire les aventures de Charlotte : [30 ans – Portrait d'un bilan](#)

Et je tombe amoureuse tous les 4 matins

Céline C.
Take a walk on the wild side

On est jeudi à l'aéroport KIX. Il est 5h du matin. J'arrive pas à dormir. Je suis un peu excitée, je suis un peu hantée. J'ai le cœur plein de belles surprises que je ne suis pas prête à quitter.

Mais le serais-je jamais ? J'ai toujours été un peu longue à la détente.

On dirait bien que je suis encore tombée amoureuse.

~ On dirait bien que je vais de nouveau lutter à m'en remettre.

C'est un peu la malédiction du voyageur ça aussi, éparpiller ses coups de cœur comme on épingle des punaises colorées sur une mappemonde.

Mon amour est baroudeur.

~ Il jonche le sol de l'appartement parisien de ce Kiwi, dont je foulais le plancher qui craque en virevoltant.

Il s'étend jusqu'à Ho Chi Minh, pétillant dans les photos lunaires de ce Sicilien romantique.

Il se niche dans les recoins de cet origami plié dans le portefeuille de cet Italien sur le départ.

Il s'éparpille un peu partout dans les poches de ces voyageurs dont j'ai perdu la trace en Nouvelle-Zélande.

Et cette fois j'en ai laissé l'odeur sucrée sur l'écharpe en laine de cet Israélien à Kyoto.

Mon amour est élastique.

~ Ma malédiction me fout le vertige.

Je tombe amoureuse tous les 4 matins et peu importe quelles frontières je traverse, je vais te donner des douceurs à emporter. C'est promis y'a pas de taxes sur mon cœur.

Mon amour est un omiyage¹.

Mes sentiments s'éparpillent au gré des saisons qui passent. S'envolent au 4 vents comme les pétales fragiles des cerisiers, ils tourbillonnent et finissent par terre, comme les feuillages rouges d'automne.

Les saisons se jouent de moi, emportant mes magies, mes danses, mes romances dans ma douce nostalgie avant de m'en faire revoir de toutes les couleurs.

Mon amour est un grand huit à sensations.

~ J'attends souvent le prochain feu vert, le prochain train en partance vers une nouvelle remontée mécanique qui fera valser mes chaussures aux vents, me fera m'enflammer comme la première fois, avec le goût grisant du vertige dans la bouche.

J'ai des papillons qui s'agitent dans mes tripes dans la montée, peut être que je vais trop haut ?

Mes pieds déjà ne touchent plus le sol quand t'as pris ma main dans les ruelles de Kyoto.

~ Mais toujours il s'arrête ce foutu train, après la grande descente qui a emmêlé mes cheveux comme tes doigts l'autre nuit. Il s'arrête et me laisse à bout de souffle, pantelante.

C'était juste le temps d'un grand huit.

C'était juste le temps d'une saison.

Je ne suis déjà plus qu'un souvenir, un origami plié au fond de ta poche.

Mon amour est en mille morceaux.

~ Et pourtant **c'est toujours moi qui part.**

Je te laisse sur un quai de gare, devant un taxi, un hostel, devant un escalator. Je te tourne le dos, j'essaie de prendre sur moi, mais je perds la face. Je suis hypersensible tu sais.

J'ai la larme à l'œil, la morve au nez de ce qu'on aurait pu être si je t'ai aimé assez.

De ce que j'aurais aimé faire durer si je t'ai aimé un peu.

~ Je perds la face et pourtant je suis à la porte d'embarquement, je m'élanche, alors même que la nostalgie me frôle l'épaule doucement en **me promettant quelques balades nocturnes à chialer.**

Mais toujours je m'élanche.

1 « *Omiyage* (お土産) souvent traduit comme « souvenir » est un terme qui littéralement signifierait « produit de la terre ». Il s'agit en fait d'un produit issu de la région visitée (souvent alimentaire) que le voyageur va acheter avec pour but de l'offrir à des membres de son entourage (famille, amis, collègues). » (def. *Un Gajin au Japon*)

~ J'ai beaucoup trop de souvenirs à chérir.

Beaucoup trop d'amants à regretter.

Beaucoup trop d'au-revoir à digérer.

Mais c'est bientôt le 4ème matin, non ?

Peut-être que cette fois, mon amour élastique traversera le portique de sécurité avec moi².

2 Découvrir une plage et une amitié hors du temps : [*C'était notre plage*](#)

Petit tour en Slovénie

Madeleine Gélinas

Il y avait la mer, il y avait au loin des petites montagnes et encore plus loin de grandes montagnes et encore plus loin, il y avait la ville. La grande ville, la capitale. La capitale de ce tout petit pays, à peine plus grand que la Picardie. Ce pays aussi magnifique que perdu entre trois pays beaucoup plus grands, beaucoup plus visités. La Slovénie.

Mais surtout, il y avait toi.

J'étais descendue dans ce bar, le premier jour où j'étais arrivée. J'avais commandé un gin tonic et un shot de vodka. J'avais pris les deux car le minimum de carte bleue était de 7 € et que, comme d'habitude, je n'avais pas de liquide sur moi.

Puis, soudainement, je sentis une odeur derrière moi, suivie d'une présence. D'abord, je n'y fis pas attention. Mais après avoir bu mon shot, je me retournai. Puis je t'ai vu. Je t'ai vu pour la toute première fois. Tu portais une casquette à l'envers et une chemise ouverte sur un tee-shirt.

Tu pris doucement la parole :

« Hi, are you alone ?¹ »

Je ne dis rien, sans doute tétanisée par la peur. Je vivais mon premier jour seule en dehors de mon cocon familial protecteur et surtout en dehors de mon pays préféré. Puis je décidai de prendre le pouvoir, de sortir de ma zone de confort.

« Yes and you ?² »

1 « Salut, t'es seule ? »

2 « Oui et toi ? »

Tu m'indiquas un autre jeune homme dans la pièce qui parlait très fort avec un fort accent.

« Where are you from ?²

– France.

– Tu parles français alors ? Je suis Belge. »

Il y avait des coïncidences dans la vie. De sacrées coïncidences. Et la première personne que je rencontrais dans mon premier voyage seule à travers la Slovénie fut un francophone.

J'étais tellement rassurée que je lui fis confiance rapidement.

Tu me proposas de danser mais je refusai prétextant un très mauvais pas de danse. Mais tu me pris par la main. Et tu m'emmenas quand même sur la piste de danse. Tu avais le regard de ceux qui savent faire les choses. Ceux qui décident et à qui on ne dit jamais non. Mais j'avais envie de te dire non. En cet instant, je ne rêvais que d'une seule chose : te dire non. Si bien que quand tu me proposas un verre, une seule réponse me vint en tête.

« Oui »

Je te pris par la main pour t'emmener à mon Airbnb pour la semaine. Tu ne racontas que des banalités sur la route mais je t'écoutai pleine d'attention en acquiesçant à certains moments et faisant un moue dédaigneuse à d'autres.

Je t'emmenai à la chambre de ce petit deux pièces que j'affectionnais tant. Et sans aucune surprise, alors que je m'y attendais, tu m'embrassas avec force et tendresse. Tu fus toute ma nuit et toute ma journée du lendemain à profiter du jour en ne faisant rien. Mais à une certaine heure, à un certain moment, tu te levas pour prendre une douche et je pris le temps de préparer un petit-déjeuner.

Et tu partis, je ne sus pas où tu allais car tu n'en dis pas un mot. Je ne sus que faire dans cet appartement que je jugeais maintenant trop grand sans ta présence.

Je continuai mes vacances tranquillement, et la veille de mon départ pour ma destination suivante, je pris le tramway pour continuer mes vacances, pour ne pas m'arrêter à toi. Mais le tramway s'arrêta juste devant toi à la station suivante. Tu étais avec ton compagnon de voyage et tu t'assis juste à côté de moi. Mais je ne sus que dire. Je ne savais pas pourquoi tu étais partis si vite ce matin. Si bien que tu commenças.

2 « Tu viens d'où ? »

« Tu as prévu quelque chose ce soir ?

– Je me couche tôt parce que demain j’ai de la route jusqu’à Piran.

– Tu quittes la ville ?

– Oui. Et toi ?

– Avec mon pote on reprend la route tranquillement en direction de la maison.

– Donc on ne se reverra plus. »

Il tourna la tête dans une autre direction. Il faisait une moue que je ne comprenais pas. Mais je ne dis rien. Et puis, je pris mon courage à deux mains pour lui proposer quelque chose d’un peu fou.

« Et si tu venais avec moi ? Je ne sais pas si tu as des choses de prévu, mais tu peux venir me suivre dans mon périple. En plus, tu as dit hier soir que tu regrettais de n’avoir vu que Ljubljana et non son pays, c’est l’occasion ! »

Tu continuas à regarder au loin puis tu esquissas un sourire. Et je sus à cet instant, au contact du tissu de ma robe préférée, que tu viendrais avec moi. Et cela me mis beaucoup plus en joie que je ne voulais sûrement l’admettre.

Et nous partîmes, le lendemain, le plus rapidement possible. Nous prîmes la route, à peine le jour levé, vers la mer. Nous nous arrêtâmes en chemin, pour profiter de délicieux burgers et pour faire une sieste dans les montagnes.

Et la mer se dessina sous nos yeux, elle était étincelante, bleue mais surtout loin. La ville de Piran se dégagea, fantomatique et magnifique. A peine garés sur le parking, nous enfilâmes nos maillots pour profiter de cette côte sublime. Au loin, au plus loin de la côte, je profitai du silence pour observer le ciel en faisant la planche. Et subitement, des bulles traversèrent mon dos. Je pris peur croyant à un gros poisson venu me tuer. Et je me redressai rapidement en heurtant quelque chose. Puis je te vis, le nez en sang. J’éclatai de rire et penaud, tu essayas d’en faire de même. Mais je voyais bien que rien n’allait bien en ce moment. Je t’accompagnai au rivage pour tenter de te soigner. En me confondant en excuse, tu t’approchas près de mon nez et tu m’embrassas. Tu m’embrassas avec tellement de force et tellement longtemps que ton sang commença à couler long de mon visage. Cette sensation, étrange, chaude me fit penser pendant quelques secondes que tu étais le bon, que c’était avec toi que j’allais passer le reste de ma vie.

Puis je te soignais, jusqu’à ce qu’aucune goutte de sang ne coulait plus.

Nous prîmes nos quartiers dans une petite auberge de jeunesse de la côte. Nous y restâmes une semaine, jusqu'à partir au lac de Bled.

Si Ljubljana était belle, si la côte slovène était magnifique, ce n'était rien à côté du lac de Bled. Du magnifique et incroyable lac de Bled.

Il y avait au milieu de ce lac une petite île, d'où on pouvait apercevoir une église mais aussi un petit village. Nous décidâmes d'y aller à la nage. Lentement à notre rythme mais il n'était pas possible d'explorer les fonds tant ils étaient loin. Et nous arrivâmes doucement, sur cette île. Cependant, ils nous était impossible de visiter cette île en maillot de bain. Tu me fis rire aux éclats quand tu me l'appris, alors nous restâmes près de cette petite île pour reprendre notre souffle.

Mais la fin des vacances arriva trop tôt et je devais retourner à Paris.

« Je ne veux pas que tu partes. Mais je vois bien que c'est inévitable. Viens avec moi à Paris et après nous pourrons nous séparer sereinement et tu pourras retourner à Bruxelles pour les reste de ta vie. »

Me voici mariée à un cowboy

Eloïse

Me voici mariée à un Cow-boy du Nord de l'Australie.

Ma vie a changé il y a tout juste un an. Il y a un an, je traversais les États-Unis, mon premier grand voyage toute seule. Je voulais voir l'Amérique comme disait France Gall. Je pourrais écrire un livre entier sur ces semaines de vagabondage, un livre à la Jack Kerouac peut-être, qui sent bon la route et le Sud.

Six mois plus tard, après avoir quitté mon travail et mon appart Berlinois, j'étais toujours sur la route, cette fois-ci dans la forêt tropicale du Queensland, au Nord de l'Australie, là où je l'ai rencontré. Mon travail à ce moment-là ; outre le fait de ne pas tomber amoureuse à l'autre bout du monde comme mes parents me l'avaient formellement interdit avant mon départ ; c'était de réaliser l'un de mes rêves. J'ai toujours voulu être une *cowgirl* et là, je m'occupais justement des douze chevaux du ranch de ses parents.

Les semaines passent, et bien que l'ambiance de travail y fût parfois difficile, j'ai eu comme l'impression de devenir moi-même. Après des mois sur les routes, j'avais l'étrange sentiment que j'étais exactement là où je devais être.

Il est arrivé juste le lendemain de mon anniversaire pour aider ses parents pendant quelques semaines au ranch. Puis un jour, sans raison, tout bascule et tu comprends que l'homme de ta vie est là, juste devant toi mais que 17 000 km, un style de vie et une date d'expiration sur ton visa vous séparent.

Un soir, après une longue journée de travail alors que nous partageons une bière en écoutant de la musique country australienne, il me demande « quels sont tes rêves ? » Je n'arrive même pas à lui répondre, tout se perd dans ma tête et plus rien n'as de sens. Moi qui voulais encore

voyager pendant des années me voilà à m'imaginer vivre dans un ranch avec lui, ou n'importe quoi qui me ferait l'avoir à mes côtés pour le reste de ma vie. J'ai l'impression que tout ce qui s'est passé dans ma vie ces dernières années est arrivé pour que l'on puisse se rencontrer.

Des adieux déchirants et deux mois sans nouvelles. Deux mois de vagabondage jusqu'à Adélaïde, deux mois à dormir dans des bus et des trains, à me réveiller sur des plages paradisiaques de la côte Est et à gravir les sommets du High Country Australien. Deux mois à pleurer, douter et à essayer de passer à autre chose par tous les moyens, mais me voilà consciemment ou pas, à changer tous mes plans de voyages, pour me rapprocher de lui.

Retrouvailles, il me prend dans ses bras et me murmure en français « Je t'aime, reste avec moi ». Le lendemain, je trouve du travail tout près et change tous mes projets.

Il me demande en mariage un mois après et nous partageons de nouveau une bière mais cette fois-ci, en écoutant Eddy Mitchell, la musique country version française, je peux lui répondre que tous mes prochains rêves sont avec lui.

Voilà comment aujourd'hui, j'ai changé le cours de ma vie et j'ai dit « oui » à un cowboy du Nord de l'Australie.

みそ¹

Le Roux-tard
Le Roux-tard

- Avant Propos -

La nouvelle qui suit est une œuvre de fiction en partie inspirée par mon vécu au Japon. Elle est dédiée à mon épouse Keiko et à ma fille Amélie, la première pour m'avoir donné goût à la soupe *miso*, la seconde pour apprécier les soupes que lui prépare son Papa (même si elles ne sont pas aussi réussies que celle de Maman !)

- 1 -

On dit souvent que la vie tient à de petits riens. Moi c'est une soupe *miso* qui transforma la mienne du jour au lendemain.

C'était en 2012. Je n'étais alors qu'un simple apprenti cuisinier tout juste diplômé et à 2 doigts (ou devrais-je dire à une soupe) de pouvoir enfin réaliser mon rêve : celui de postuler pour rejoindre la brigade du restaurant japonais le plus prestigieux de Paris. Seulement l'examen d'entrée était un peu particulier : réussir la meilleure des soupes *miso*.

Le hic ? Malgré des talents de cuisinier avérés je n'avais jusqu'à présent jamais pu réussir une seule soupe *miso* de valable (et de buvable). Il faut dire aussi que je n'avais jamais vraiment aimé ça. Mais pas question de laisser mon rêve me filer sous le nez pour une stupide histoire de bouillon aux algues !

Par chance, la date de l'examen fatidique n'étant que dans une année, cela me laissait un peu de

1 *Miso* (pâte fermentée à base de soja)

temps pour me préparer et me perfectionner. C'est ainsi qu'un matin, valises à la main, je décidai de mettre le cap pour le Japon, dans l'espoir de trouver à Tokyo le savoir-faire et l'inspiration qui me faisaient défaut.

- 2 -

A mon arrivée, j'emménageai dans une petite *guest house* d'un quartier populaire de *Koto-ku*². Une chambre *tatami* dans un immeuble étroit coincé au milieu des *izakaya*³ et autres bruyants *pachinko*⁴, avec tout juste la place pour y débiller un *futon*. Pour un petit gars comme moi ayant grandi dans les vignes de la vallée de la Loire, l'écart fût grand entre coteaux-du-layon et *koto-ku* !

Mes valises posées, je décidai sans plus attendre de débiter la quête pour laquelle j'avais parcouru tant de kilomètres: dénicher LA soupe *miso* ultime et tenter d'en percer tous les secrets. Qui sait peut être allais-je en chemin commencer à aimer ça ?

Pour me mettre sur la piste j'avais effectué quelques recherches avant mon départ des restaurants les plus réputés de la capitale. Des meilleurs *sushis* aux meilleurs *tempura*⁵ en passant par le *kaiseki*, la plus raffinée des cuisines, le ravissement du palais était total. Mais cependant pas la moindre trace de LA soupe prête à me faire chavirer les papilles...

Les jours, les semaines et les mois passaient et je commençais sérieusement à voir diminuer mes chances de succès (ainsi que mon moral).

Un soir que j'étais au plus mal et que je songeais même à tout abandonner, je fus surpris par un violent orage. Des pluies diluviennes s'abattirent soudain sur toute la ville et je fus contraint de vite me mettre à l'abri. Je pénétraï alors dans la première enseigne ouverte.

-3 -

Il s'agissait d'une petite échoppe légèrement poussiéreuse et peu accueillante au premier abord. Les murs craquelés par endroits et jaunis par la cigarette étaient recouverts de petits papiers sur lesquels les plats du jours étaient inscrits à la main. L'unique table de l'établissement était déjà occupée par un groupe de *salaryman*⁶ qui fumait et buvait du *saké* en rigolant à gorge déployée. Seul un tabouret vide subsistait au comptoir à côté d'un homme âgé qui aspirait bruyamment un bol de *ramen*⁷ encore fumant.

2 Un des 23 arrondissements de Tokyo

3 Équivalent du « Bistrot »

4 Lieu où l'on joue aux machines à sous

5 Assortiment de fritures savoureuses

6 Nom pour désigner les travailleurs en costume/cravate

7 Met japonais à base de nouilles jetées dans un bouillon

Je refermai précipitamment la porte derrière moi et fit tinter une petite clochette fixée dans l'encadrure. En m'apercevant, la tenante des lieux m'invita alors à prendre place à côté du vieil homme en me gratifiant d'un long et sonore « IRASSHAIMASEEEE !⁸».

Je m'exécutai aussitôt, sans vraiment savoir où je venais de mettre les pieds ni quels étaient les règles à suivre. Je me mis machinalement à parcourir les murs du regard, tentant vainement de déchiffrer la longue liste de *kanjis*⁹ et autres caractères japonais qui tapissait les 4 coins de la pièce. C'est alors que je remarquai une petite note soigneusement encadrée et rédigée en français :

« Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage,
Et Malherbe et Balzac, si savants en beaux mots,
En cuisine peut-être auraient été des sots. »

Molière, *Les femmes savantes*, 1672

- 4 -

« Vous aimez Molière ? Me dit-une voix en provenance des cuisines. »

Surpris d'être interpellé dans la langue de... Molière justement... et ignorant que j'étais en train de lire l'inscription à voix haute, je remarquai derrière le comptoir la silhouette élégante d'une jeune femme vêtue d'un magnifique *kimono* en soie rouge. Ses cheveux châtain étaient relevés en chignon et elle remuait délicatement le contenu d'une large cuve dont il m'était difficile d'apercevoir la contenance. Je fus étonné de ne pas avoir remarqué sa présence plus tôt tant elle dénotait avec l'atmosphère de l'endroit.

« Euh Oui ? Balbutiais-je, tentant de rassembler un peu mes esprits. »

Elle tourna la tête et je pu alors apercevoir un magnifique sourire et des jolis yeux noisettes. Elle plongea ensuite une louche dans la cuve et en versa le contenu dans un petit bol qu'elle me tendit. Malgré les vapeurs d'alcools et de cigarettes environnantes, une odeur très agréable s'en échappait. J'en humais le parfum et découvrais avec surprise qu'il s'agissait d'une soupe *miso* !

- 5 -

Je portai le bol à mes lèvres et la première gorgée eut l'effet d'un électrochoc. Une explosion de mille saveurs subtiles se révélaient l'une après l'autre. Je ne pu alors contenir plus longtemps mon émotion tandis qu'une larme commença doucement à rouler le long de ma joue.

8 « Bienvenuuuu ! »

9 Ensemble d'Idéogrammes dont la plupart sont issus des caractères chinois

« Je ne savais pas que la poésie vous faisait autant d'effet, me dit la jeune femme en souriant.
– Votre soupe, commençai-je d'une voix hésitante.
– Qu'y-a-t-il ? M'interrompit-elle d'un air inquiet. Elle ne vous plaît pas ? Je peux vous proposer quelque-chose d'autre si vous le souhaitez ?
– Non, non, c'est parfait ! Rétorquai-je. »
Je vidai le reste de mon bol, le reposai sur le comptoir et en réclamai aussitôt un second.

- 6 -

Quelques bols de soupe (et de *saké*) plus tard, j'en apprenai un peu plus sur ma mystérieuse inconnue.

Elle s'appelait Akemi-san (明美), résultat de la combinaison des caractères "intelligence" (明) et "beauté" (美). Un prénom tout destiné sachant que la belle entamait sa dernière année d'étude dans la prestigieuse *Tōkyō Gaikokugo Daigakuun*¹⁰, spécialité poètes et dramaturges français du XVII^e à nos jours.

J'appris que ses dons de cuisinière lui provenaient de sa grand-mère, la vieille dame qui m'avait accueillie un peu plus tôt et installé sur ce tabouret vide. Akemi venait souvent lui donner un coup de main les week-end et parfois les soirs en semaine quand le temps le lui permettait.

Je lui expliquai aussi la raison de ma venue au Japon et les différentes étapes qui m'avaient finalement conduites jusqu'ici.

Nous parlâmes ainsi jusqu'au petit matin, vidant l'un après l'autre quelques verres de *saké* que sa grand-mère venait nous (re)remplir en riant.

Avant de prendre congé je me risquai de lui demander la recette de sa soupe fabuleuse. Mais à la place, Akemi me répondit de revenir la voir dès le lendemain.

- 7 -

C'est ainsi que s'amorça pour moi le début d'un entraînement intensif dans les cuisines de la petite échoppe de la veille, Akemi-san faisant office de professeur particulier.

Cette dernière maniait la louche aussi bien qu'elle maniait les mots et l'entendre parler cuisine c'était un peu comme écouter un poème de Victor Hugo. Je buvais chacune de ses paroles et observais chacun de ses gestes avec autant d'attention que d'admiration.

Elle m'enseignait l'art subtil de la préparation d'un bouillon *daishi*¹¹, comment bien choisir ses

10 Université de Tokyo des études étrangères

11 Base de la soupe miso

ingrédients... Le découpage du *tofu* et du *wakame*¹² aussi avait son importance tout comme la cuisson des graines de sésame...

« En littérature comme en cuisine, me dit-elle, il n'est pas uniquement question que de choisir les bons mots, les bons ingrédients... Il faut aussi savoir les manier et les combiner avec soin ! C'est ce qui fait toute la différence lorsque l'on cherche à servir ou accompagner une émotion ! »

Je relus l'inscription en français accrochée près du fourneau et me mis à songer d'un air amusé que si jadis Molière avait connu Akemi, il se serait sûrement senti bien sot !

Après quelques soirs de pratique je commençais maintenant à maîtriser chaque étape à la perfection. Mais il me manquait encore cependant à connaître le secret de fabrication d'un élément clé: la pâte miso. Il me faudrait pour cela l'approbation de la grand-mère d'Akemi.

- 8 -

Chaque soir après le service, celle-ci venait nous servir un petit verre de *saké* en guise d'*otsukare same desu*¹³ et en profitait pour vérifier mes progrès. Une simple gorgée lui suffisait à savoir ce qu'il me fallait améliorer.

Un jour, en buvant la soupe que je venais de lui préparer, elle prit bien le temps entre chaque gorgée sans dire mot. Puis, après avoir reposé le bol sur la table, elle me sourit et dit :

« *Kanpeki desu !*¹⁴ »

Elle se lança ensuite dans une longue logorrhée. Akemi me fit la traduction :

« Ma grand-mère me dit de te dire que ta soupe est encore meilleure que la sienne et celle de sa petite fille ! Elle est donc prête à t'enseigner les secrets de sa pâte *miso*. »

Akemi marqua une pause avant de poursuivre:

« Elle me demande également si tu serais intéressé par reprendre le restaurant avec moi ? »

À la fois surpris et ému par cette proposition, je réalisai soudainement que je n'avais jamais été aussi heureux que lors de ces derniers mois passés avec Akemi et sa grand-mère. Je n'hésitai donc que très peu de temps avant de leur faire part de ma réponse :

« *Kanpai !*¹⁵ » M'exclamai-je en signe d'approbation.

Puis nous finîmes de conclure l'accord dans un bruyant concerto de *choko*¹⁶ qui s'entrechoquent.

12 Algue

13 Formule de politesse pour « célébrer » le travail accompli

14 « C'est parfait ! »

15 « Santé ! »

16 Petit verre pour le *saké*

Je ne rejoindrais finalement pas les brigades du restaurant japonais le plus prestigieux de Paris, mais qu'importe, je venais de trouver une famille !

- Épilogue -

À la fin de ses études, Akemi et moi nous sommes mariés et avons repris le restaurant comme promis. Rien n'a changé (ou presque) depuis ce soir d'orage de 2012, hormis le fait que cette fois c'est moi qui remplis le verre de *saké* de sa grand-mère lorsque celle-ci nous rend visite ! Nous y servons toujours la même soupe aux nombreux clients de passage ainsi qu'au dernier membre de la famille : notre petite chipie de fille *Miso* !

Peut-être qu'un jour je lui passerai le flambeau (ou plutôt la louche). On verra bien ! En attendant, dans ma quête de la soupe parfaite j'ai fini par trouver la recette de mon bonheur : beaucoup d'amour et un peu de *wakamé*¹⁷!

17 Lire une autre d'histoire culinaire : [Un amour de Bentō](#)

Sukvindher

Joy

19 mars 2017
Puri, Odisha, Inde
Beaulieu. Terrasse de notre guest house.

« Le secret du voyage est dans l'attente et nulle part ailleurs. »
Victor Levy

Face à la mer encore aujourd'hui, je revois si précisément les lieux que j'ai l'impression que le temps s'est arrêté au moment où nos regards se sont croisés. Il a les pommettes hautes et un sourire très blanc, fulgurant comme notre histoire mais cela on ne le sait pas encore... ou déjà. Je me demande en le voyant comment est-ce possible d'être aussi beau ? J'ai le souffle coupé. Je m'assois à une table à côté d'eux. Ils sont posés là, quatre amis, en week-end, sans leur famille, sans leur compagne. Juste une parenthèse qu'ils se sont octroyées. Ils habitent à 60 km. Ils ont pris une chambre d'hôtel, ils ont bu, ils se sont « massés ». Bref des potes. Un des leurs est en vacances, il habite Vancouver. Il leur fait sans doute croire que là bas c'est le paradis mais au fond c'est sûrement l'enfer...

Le mien se nomme Sukvindher. Je chavire encore aujourd'hui quand il m'arrive de prononcer son prénom...

Ils sont tous Sikhs. Il plonge son regard noir et perçant dans mes yeux et me tend son portable. Je n'en reviens pas...

Après je ne sais plus. Il m'explique qu'il doit partir, qu'il va revenir seul, qu'il veut que je sois là.

Je reste plantée sur la terrasse, la chaleur, les odeurs, le bruit m'anesthésient. Il apparaît soudain, immense, massif, impérial, sûr de lui. Il dispose de deux heures, me prend par la main et nous partons sur la plage. Déjà il me prend la main, on dirait un vieux couple ! Il essaie de m'embrasser. Je sais qu'il a bu car sinon il n'aurait pas osé. Je tente de lui expliquer notre fameux « french kiss » mais il n'a jamais embrassé une « blanche », une « occidentale ». Nous rions beaucoup, tout est fluide entre nous.

Déjà l'heure du départ, il faut songer à retourner dans nos cases respectives... ses amis nous voient main dans la main, seulement en apparence tout paraît normal ! Lui, sa famille, papa, maman surtout, son frère et ses sœurs. Moi, mon sac à dos et mes errances depuis deux mois maintenant.

Le lendemain, départ pour Bodhgaya dans le Bihar, berceau de Bouddha. Notre train s'arrête en gare de Bhubaneshwar.

Il est là, il m'attend. Il a acheté un pique-nique pour moi et ma co-voyageuse. Il est tellement beau, si touchant que je le crois quand il me dit qu'il m'aime. Que puis-je répondre ?

Je me blottis contre lui et le train qui repart déjà nous arrache l'un de l'autre.

Peu de chances de se revoir mais il m'appelle sans cesse. Je continue mon voyage mais aucun regard aussi beau qu'il fût ne me transperce autant que celui que j'ai laissé en chemin.

Il veut venir à Delhi, 48 h de voyage pour me retrouver quelques jours. La lenteur des trains indiens est inverse à leurs sentiments !

Il est là devant moi, comme un miracle, dans cette gare grouillant de monde. Je ne vois que lui et sa belle silhouette. Vite un hôtel, des milliers de caresses, une évidence absolue, et bien sûr la certitude qu'il faudra en rester là.

Dhanoviad.

Lorsque j'ai décidé de raconter notre histoire je pensais avoir le courage de tout écrire et là je ne veux me souvenir que du beau. Je ne veux pas parler de notre intimité, de tes défaillances dues à une culture que je ne pouvais pas imaginer. Je laisse là notre histoire. En divulguer plus me ferait mal. Tu m'as appelé longtemps après mon retour, tu m'as espéré sûrement sachant que c'était impossible. Tu n'aurais pas supporté le choc si tu étais venu dans le paradis artificiel dans lequel je vis. Un monde nous sépare j'espère que tu vas bien, peut-être que Mum t'a trouvé une femme ?

Tu restes dans mon cœur à jamais. Je sais que je suis dans le tien pour l'éternité.

Le cœur a ses raisons

Ludivine Delattre

Ce curieux personnage qui venait de me réveiller en trifouillant dans son sac m'intriguait. Il faut dire qu'il avait une drôle de dégaine. Guillaume était perché sur l'échelle de son lit superposé, et fouillait maladroitement dans son *backpack* en bazar. C'est mon premier souvenir de lui. Je l'observais discrètement derrière les rideaux de mon propre lit, encore ensommeillée. Dos à moi, je le voyais tenir précairement sur son échelle, une de ses jambes tendues se balançant pour tenter de maintenir un certain équilibre. Il portait d'affreuses chaussettes rayées, un pantalon de randonnée peu flatteur pour son fessier large, et un difforme T-shirt vert qui ne s'accordait pas avec le reste de la tenue. Ajoutez à cela, un mulet ! (Par la suite, il se défendra d'avoir voulu laisser pousser ses cheveux longs, pour se donner un style « baroudeur », mais je maintiens que de dos, on aurait dit un affreux mulet). Pour oser ce style fort douteux, j'ai compris que de toute évidence, il n'était pas Français. Assez grand, un teint diaphane comme la neige, une mâchoire angulaire, ces vêtements hideux, et ce mulet... je ne le trouvais pas très beau. Pourtant sa silhouette maladroite et dégingandée dégageait quelque chose de touchant, qui me l'a rendu d'emblée attirant.

Anne fit irruption dans la chambre, interrompant l'observation de cet homme qui attirait mon attention. Nous avons papoté un peu. Elle m'expliquait ses derniers repérages dans ce nouvel environnement totalement inconnu dans lequel nous venions de débarquer : Auckland en Nouvelle-Zélande. Anne, c'est l'amie avec laquelle je me suis lancée dans ce périple. Elle est de ces amis « qui se comptent sur les doigts de la main ». D'apparence discrète, son intelligence est aussi aiguisée que son humour, elle est d'une lucidité et d'une pertinence impressionnantes. Néanmoins souvent dans sa bulle, à côté de ses pompes, longue à la détente, cela fait partie de

son charme. C'est aussi la personne la plus humble et compréhensive que je connaisse, toujours prête à se sacrifier pour les autres et à voir le meilleur en chacun.

Nous sommes parties sans préparer grand chose, juste un *working holiday visa*¹ en poche, 5 jours de réservation dans une auberge de jeunesse à Auckland et des grands rêves d'aventures. Nous ne savions pas par où commencer, quoi faire, où aller, quelle direction prendre. Le grand inconnu, ouvert à toutes les opportunités et rencontres. Un inconnu qui attire et déstabilise... En effet, à cet instant précis, il faut avouer que nous étions un peu perdues...

Plus tard dans la journée, je me retrouvais seule dans la chambre. C'est à ce moment que Guillaume m'aborda « Je vous ai entendu parler français ». Il m'expliqua qu'il est québécois de Montréal, qu'il était arrivé la veille à l'aéroport, avec un PVT, comme nous. Sa voix et sa gentillesse évidente me séduisirent instantanément. Son timbre grave et son accent chaleureux m'enveloppèrent comme une douce couette dans laquelle on voudrait se blottir. Avec lui, tout paraissait simple et facile, sa présence était rassurante. Dans l'inquiétude de cette terre inconnue, il m'est apparu tel un phare guidant mon navire à la dérive.

Dans les jours qui ont suivi, il a continué à sympathiser avec Anne et moi. Nous enchaînions les soirées cartes et picole avec les autres backpackers de l'auberge. Il nous accompagnait dans nos visites à Auckland et nous aidait avec notre anglais bancal. C'était devenu clair qu'il jouait un jeu de séduction avec moi, mais j'étais quelque peu freinée par son physique, pas laid mais... atypique.

Une semaine plus tard, des Allemands nous ont conseillé d'aller sur une île à côté d'Auckland : Waiheke Island. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés tous les trois arpenter les petites routes de cette île à la végétation luxuriante et aux plages de sable blanc, bordées de palmiers et fougères immenses.

Un soir, alors que nous regardions un film tous les trois serrés dans le lit double de notre Airbnb douillet, sa stratégie d'approche a pris une tournure plus sensuelle. Discrètement sous la couverture, sa main glissait dans le creux de ma taille et le long de mes hanches, puis au fur et à mesure plus près de mon intimité. L'excitation est montée pendant tout le film, à tel point qu'elle me donnait presque des vertiges. Aussitôt le film terminé, Anne installée dans le lit voisin et les lumières éteintes, nous nous sommes éclipsés dans la salle de bain.

Cette nuit où nous nous sommes aimés pour la première fois, était le coup d'envoi d'une longue histoire. Cela n'allait pas simplifier notre périple, bien au contraire. Nous avons voyagé neuf mois ensemble, non sans quelques turbulences.

1 Visa Vacances Travail ou PVT

Anne n'a pas trouvé sa place dans ce trio, elle a très vite été mal à l'aise et s'est probablement sentie en trop. Elle ne me l'a jamais expliqué clairement, mais la tension qui s'est installée entre nous a parlé d'elle-même. Son mal être a grandi pendant le mois en van qui a suivi Waiheke. Elle s'enfermait de plus en plus dans sa bulle et montrait parfois une agressivité que je ne lui connaissais pas avant. N'importe qui se serait senti comme elle, moi la première. J'ignorais comment réagir et gérer cette situation et je me repliais moi aussi dans la colère. Il y a eu quelques disputes, Guillaume essayait de temporiser l'atmosphère. Un jour, pendant un Woofing, elle m'a laissée un mot sur le lit pour m'expliquer qu'elle avait besoin de partir toute seule, que nous nous rejoindrions plus tard. Je l'ai laissé partir sans insister.

Nous nous sommes en effet retrouvées quelques jours plus tard à Wellington dans une ambiance étrange. Comme si de rien n'était, une distance s'était insidieusement installée entre nous. Entre-temps, elle s'était trouvée d'autres amis. Je me suis sentie un peu mise à l'écart et j'ignorais qu'elle partageait ce sentiment de son côté. Des semaines plus tard, lors d'une dispute qu'elle me l'a jeté à la figure, comme une gifle. « C'est toi qui ne veux pas de moi quand tu es avec Guillaume ! ». La plaie de l'humanité et ce qui nourrit tous les conflits du monde, c'est l'incompréhension les uns des autres. Pire, les ego meurtris et mal aimés.

C'était une période difficile. Nous sommes restés des semaines à Wellington sans trouver d'emploi, se faisant cordialement éconduire par les enseignes de la ville. A la kiwi, c'est-à-dire avec un gentil sourire chaleureux accompagné d'un « oui nous vous rappellerons », puis plus de nouvelles. Seul Guillaume a trouvé rapidement, grâce à son anglais fluide et à son expérience.

Anne me manquait et je me sentais inutile dans cette ville étrangère, dans ce pays que je commençais à haïr. Nantes me manquait également et m'apparaissait en souvenir comme un Eden perdu, rempli de rues pleines de musique et d'alléchantes effluves émanant des restaurants et boulangeries, sans parler de tous mes amis laissés là-bas. La bonne cuisine me manquait, ainsi que la beauté des villes européennes, le bon vin, la causticité des Français et même leur mauvaise humeur. Au pays des Bisounours qu'est la Nouvelle-Zélande, je rêvais de voir les sourires de façade se tordre et les gens se crier dessus une bonne fois pour toutes, critiquer tout et rien, s'envoyer bouler les uns les autres, sans faux-semblant, faire des blagues de mauvais goût, se lancer des casses et des propos maladroits. A la française, quoi.

J'étais alors régulièrement de mauvaise humeur, même avec Guillaume, qui subissait mes caprices insensés et mon irritabilité.

Enfin, Anne et moi avons trouvé du travail, et j'ai ouvert un stand de crêpes en parallèle sur les marchés. Les affaires commençaient à tourner et la joie était de retour, jusqu'à ce que Anne m'annonce son départ dans l'île du Sud... sans moi. J'ai dit que je comprenais, l'air de rien, mais une pierre venait de tomber dans mon ventre. Le soir, j'en parlais à Guillaume, en larmes. Il était

étrangement plus distant. C'est à son tour qu'il m'annonçait vouloir étendre son visa et rester une année de plus à Wellington. Il se plaisait dans son job et ne souhaitait pas repartir en voyage quelques semaines plus tard dans l'île du Sud comme nous l'avions prévu initialement.

Résignée à continuer mon voyage seule, je décidai donc de partir deux mois plus tard, le temps d'amasser quelques économies et de m'organiser.

Cerise sur le gâteau : Guillaume m'annonça qu'il souhaitait rompre, qu'il n'arrivait pas à faire semblant d'être un couple alors que nous avions déjà décidé de se séparer, en quelque sorte. Je ne comprenais plus rien à ces explications fumeuses. Nous étions obligés de continuer à partager la même chambre, le même lit, le temps que je prépare la suite de mon périple, et cette rupture rendait tout beaucoup plus compliqué.

J'ai eu mon explication quelques jours plus tard, lors d'une soirée billard avec des amis. Guillaume passa la soirée à pianoter sur son téléphone. Mon amie Mareva me regarda d'un air navré et entendu « c'est sûr que c'est une autre fille ». Sur le chemin du retour, j'ordonnai des explications. Il a nié au début, puis il avoué qu'il parlait bel et bien avec cette fille, Lisa, une collègue de qui il était devenu proche, mais avec qui il n'avait pas l'intention qu'il se passe quoi que ce soit. Je ne le croyais pas. Après enquête (lecture des textos dûment exigée), force était de constater qu'il ne s'était rien passé de charnel encore... mais l'intention était là, suintant dans leurs échanges.

Cette nuit-là, je marchai toute seule le long du front de mer de Wellington, titubant, pleurant et vomissant. De l'extérieur, on aurait sûrement dit une clocharde soûle. J'ai marché des heures jusqu'à ce que mes pieds me fassent mal et qu'un lumbago se déclenche en me redressant d'une énième nausée. Ce moment remporte le trophée d'or des pires *looses* de ma vie.

J'ai passé les trois jours suivants au lit, sans pouvoir bouger à cause du lumbago, dormant le plus possible pour oublier. Anne est venue pour essayer de me consoler, laissant nos anciens griefs derrière. Elle a pris un livre et m'a lu quelques chapitres à haute voix. Elle sait que j'adore écouter des histoires. Un peu la honte, mais Anne s'en fout. Ce geste était profondément attentionné et bienveillant, rien n'aurait pu mieux me reconforter. J'ai été très touchée et j'ai réalisé la chance d'avoir une amie aussi rare et précieuse.

Après quelques temps, j'ai décidé de ne plus donner d'importance à ma relation avec Guillaume. Après tout, il n'était qu'un amour de voyage, qui se mêlerait, lui aussi, aux restes des souvenirs emprunts d'exotisme et d'aventures. Finalement, j'avais hâte de laisser tout ça derrière moi et de repartir à la découverte de nouvelles terres inconnues. L'excitation et la légèreté ont remplacé la tristesse. L'horizon se dégagait devant moi et un tas de nouvelles possibilités

m'apparaissaient. Anne était partie et mes rapports avec Guillaume sont devenus plus légers. Je n'éprouvais pas de haine. Nous avons retrouvé notre intimité mais je ne me sentais plus aussi impliquée sentimentalement.

Ce détachement a donné un second souffle à notre couple, qui reprenait vie petit à petit. Nous riions à nouveau ensemble, redoublions de câlins et d'escapades dans les environs de Wellington. Mes collègues sont devenus de bons amis qui ont aussi sympathisé avec Guillaume. Il n'écrivait plus à Lisa. Les deux derniers mois avant mon départ ont été idylliques, et je n'avais presque plus envie de partir. J'étais, comme on dirait, heureuse et amoureuse.

J'ai quand même pris la mer pour l'île du Sud. Il me restait un mois en Nouvelle-Zélande avant de partir en Nouvelle-Calédonie, dernière destination avant le grand retour dans l'hexagone. L'île du Sud a tenu ses promesses de paysages époustouflants, néanmoins j'étais un peu nostalgique de n'avoir personne avec qui partager mon émerveillement. On a beau être dans le plus bel endroit du monde, ça ne vaut pas la compagnie des gens qu'on aime.

Guillaume me manquait. Il m'appelait tous les jours, nous avions du mal à nous détacher l'un de l'autre. J'ai donc écourté mon voyage d'une semaine pour retourner le voir à Wellington avant de partir définitivement. L'espace de quelques jours, je retrouvais donc la chaleur et le bien-être dans ses bras. Nous avons envisagé toutes les possibilités pour retarder mon départ. J'ai appelé ma compagnie d'avion, mais impossible de négocier un échange ou un remboursement, car j'avais pris l'option la moins chère. Nous avons parlé de la relation à distance. De mon point de vue, je lui ai expliqué que je préférais que l'on se sépare franchement, plutôt que de ne pas savoir quand nous nous reverrions.

Face à cette réalité qui me déchirait le cœur, il a répondu : « Et si je viens te rejoindre en France ? »

L'amour n'a pas de frontières. Il se moque des genres, de la couleur, de la langue, de l'âge. Il puise sa puissance et sa beauté dans son imprévisibilité, dans le bonheur qu'il procure mais aussi dans la peine qu'il inflige. Il est comme le voyage, une route parsemée de découvertes, de moments d'émerveillements, d'obstacles, de remise en question... Il nous déshabille de nos certitudes, peut nous vulnérabiliser.

L'amour est un voyage.

L'amour avec un étranger

Sabrina
Life in Senegal

Qui dit amour dit parfois mariage. Pour moi, Française, mariage rime avec aboutissement du couple. Notre histoire dure depuis plusieurs années, on vit ensemble, on est sûrs de soi, notre amour durera toujours, alors on se marie. On prépare pendant au moins un an cet événement dont les petites filles rêvent : devenir la princesse du jour, entourée de sa famille et de ses amis, papa qui accompagne sa fille devant l'autel, les pleurs au moment du « oui, je le veux », l'ouverture de bal, la pièce montée. J'avais ce rêve, somme toute classique. Et pourtant...

Quand j'ai rencontré mon futur mari au Sénégal, notre relation a chamboulé tous mes plans. Pas le même pays, pas la même nationalité, ni la même culture et même pas la même religion, tout n'était pas gagné d'avance !

Pourtant, au bout de 2 semaines de relation, il m'a présenté à toute sa famille et leur a dit que c'était moi qu'il voulait épouser. Moi, la petite Française catholique, blanche, qui vit à Paris.

J'ai reçu un accueil très bienveillant de la part de tous. Mais n'étant pas mariés, interdiction pour nous de dormir ensemble ! J'ai donc pris possession de la chambre de mon futur époux, qui, lui, a partagé le lit de son frère.

De retour en France, nous avons continué notre histoire d'amour à distance. Quand il m'a dit qu'à mon retour au Sénégal, il souhaitait que l'on se marie, je lui ai tout bonnement raccroché au nez. Il a dû rappeler au moins 10 fois de suite avant que je ne décroche. Larmes, silences, les émotions en montagnes russes, chacun a expliqué à l'autre sa vision de notre histoire. Pour lui, musulman, le mariage était la condition pour que nous puissions vivre ensemble et continuer notre histoire. C'est comme ça au Sénégal. Tellement loin de mes références.

J'ai compris l'importance pour lui d'officialiser notre relation et notre amour devant Dieu. Nous avons donc décidé qu'à mon prochain voyage au pays, nous nous marierions religieusement.

Le lendemain de mon arrivée, je rencontrais son oncle maternel, qui fait office de chef de famille. Il a demandé ma main au nom de mon mari à mes parents par téléphone et leur autorisation pour les représenter lors du mariage.

Chose faite, mon fiancé et moi sommes partis au marché chercher les tissus pour confectionner nos tenues de mariage. J'ai opté pour un beau *bazin*¹ blanc. Je m'en rappelle encore, c'était un mardi. Le mercredi, alors que je cherchais avec mon ami couturier un modèle qui me conviendrait, coup de fil du tonton : les anciens s'étaient réunis, nous devons nous marier le lendemain. Panique à bord ! Pas de robe, pas d'invitations lancées ni de buffet commandé. J'ai tenté de négocier deux semaines de délai : peine perdue ! Les anciens en avaient décidé ainsi ! Ici, c'est eux qui ont le dernier mot, pas de discussion, on doit s'incliner. Je dois louer la dextérité et le dévouement de mon couturier, qui a su créer ma robe sirène sur mesure, agrémentée d'un voile doré. Quelle émotion d'essayer ma robe, devant mon mari et mes amis sénégalais.

Le lendemain, direction Dakar ! C'est là-bas, au domicile du tonton que le mariage aurait lieu. Moi qui aime contrôler les choses, j'ai dû faire preuve de lâcher prise !

Le temps filait : nous étions coincés dans les embouteillages, et nous devions encore acheter en gros les boissons pour la réception. Nous sommes arrivés finalement chez l'oncle moins de deux heures avant l'heure prévue pour la cérémonie. Un *maffé* avalé en quatrième vitesse plus tard, j'étais assise sur le sol du salon, à garnir de mini pizzas et de beignets des petits ballotins que nous remettrions ensuite à nos invités.

Une heure avant la cérémonie, je suis allée me préparer dans la chambre. J'étais assistée de ma belle-sœur attitrée, dite *ndieuké*, celle que ma belle-mère m'avait attribuée parmi toutes ses filles pour qu'elle devienne mon amie, ma confidente et pour que l'une veille sur l'autre toute la vie. Robe, maquillage, les filles de la famille et mes amies m'ont rejointe dans la chambre.

L'heure venue, l'appartement qui bruissait du bruit des invités a changé d'atmosphère. Les prières de l'imam l'ont rempli. Puis le silence, et enfin un coup à la porte : « Tu peux sortir, vous êtes maintenant mariés. » J'ai vu mon mari sortir également d'une chambre. Lui non plus n'avait rien vu de la cérémonie.

1 Tissu africain à base de coton

Je me suis avancée, les larmes aux yeux en reconnaissant des visages familiers dans l'assistance : deux amies françaises qui résident au Sénégal, le meilleur ami de mon époux.

Le reste de l'après-midi a passé à grande vitesse : salutations, photos avec des personnes que je voyais pour la première fois de ma vie, service des boissons, remise des ballotins de nourriture. Puis il a fallu reprendre la route vers la maison familiale. C'était en juillet, en pleine saison des pluies. La chaleur était étouffante. Belle-maman m'a proposé alors de dormir avec elle, seule sa chambre était climatisée. J'ai refusé poliment, j'allais enfin pouvoir dormir avec mon mari, même si le ventilateur n'arriverait pas à rafraîchir la pièce !

C'est en novembre que nous avons ensuite opté pour le mariage civil, toujours au Sénégal, les visas pour la France étant donnés au compte-gouttes. Nous et nos 4 témoins, devant l'agent de la mairie et c'est tout. Là, j'étais moins dépaysée : annonce des articles de lois en wolof puis en français, droits et devoirs des époux, tout semblait familier. A une exception près : on m'annonce que je passe désormais de l'autorité de mes parents à celle de mon mari. Petit sourire en coin, je me mords les joues pour ne pas éclater de rire. J'ai quand même répondu « Oui, je le veux ! » à la fameuse question. Un photographe est venu immortaliser nos signatures sur le registre d'état civil. Six mois plus tard, à notre demande, la France reconnaissait notre mariage. Peu après, je prenais une disponibilité auprès de mon employeur et m'envolais pour le Sénégal pour rejoindre définitivement mon mari.

Aujourd'hui, je profite pleinement de ma nouvelle vie. Ne plus faire le compte à rebours avant notre séparation, pouvoir s'endormir dans les bras l'un de l'autre chaque soir, ça n'a pas de prix. Notre histoire demande à chacun de se décaler de sa propre culture pour s'adapter et comprendre l'autre. Nous construisons petit à petit notre vie de famille, avec beaucoup d'amour, de respect, de bienveillance et de communication.

Et pour la suite ? « Inchallah ! » comme on dit ici !

Mariage blanc haut en couleur

Céline Sampaio
Voyages d'une plume

Bercée depuis ma plus tendre enfance par les contes des frères Grimm et Perrault édulcorés à la sauce Disney, j'ai pendant longtemps pensé que les mariages étaient réservées aux belles princesses. Dans mon imaginaire, pour un mariage réussi il fallait un carrosse, une robe qui brille, des animaux qui parlent et une traîne de plusieurs centaines de mètres.

Pourtant, à l'adolescence, j'ai rapidement compris que remercier un prince inconnu pour un réveil tout en douceur n'était pas la seule raison valable pour se marier. Non. J'ai compris que le mariage pouvait être un sésame. Bien entendu, je sais qu'on peut se marier par amour, ou par une obligation qui arrange le porte-feuille ou la réputation de la famille. Mais dans ma tête de d'adolescente révoltée, le mariage pouvait être bien plus que ça. Il pouvait permettre de payer moins d'impôts, d'avoir plus de points au moment de l'adoption et surtout, il pouvait donner des papiers de la bonne couleur à une personne née ailleurs. Alors à 15 ans, j'ai mis de côté les rêves dessinés par Disney et je clamais haut et fort que je ne me marierais que pour (me) rendre service.

Aujourd'hui j'ai 30 ans, je dévore toujours autant les contes des frères Grimm et de Perrault et j'édulcore un peu mon sourire en regardant de bons vieux Disney. Aujourd'hui la Céline de 15 ans est toujours aussi révoltée par le monde qui l'entoure. Aujourd'hui je suis mariée.

Puerto Montt. 12 juin.

De la pluie jusqu'au nombril, nos tenues s'envolent au creux de l'hiver. Ce matin je me suis déguisée d'une robe blanche et lui, d'un joli costume foncé. Sans parapluie à portée de main je

m'attache les cheveux pour éviter de me transformer en mouton. Tant pis pour la jolie coiffure. On traverse notre quartier à pied, certains passants laissent leur regard s'éterniser sur nous. Il est trop tard pour rentrer de soirée, trop tôt pour aller se marier. Pourtant, c'est ce qu'on fait. Dans le bus le chauffeur ne cache pas son rire chaleureux. Ce n'est pas banal un couple qui va se marier en transport en commun.

La salle des mariages est à côté de la salle d'attente pour les demandes de carte d'identité, de passeport, de carte grise et de tous ces papiers qui transforment un nom en numéro. Nous on est là, heureux. Nos deux témoins arrivent, l'invitée que je connais à peine a mis des escarpins. Elle doit avoir froid. En la voyant je me dis que j'ai eu raison de mettre mes grosses chaussures de rando !

La juge arrive. Au Chili ce sont des juges qui officient lors des mariages et un juge, ça ne rigole pas !

Sa voix est chevrotante, sèche, soporifique. Ma voix attend son heure de gloire.

Je n'ai jamais été une bonne menteuse alors lorsque la juge énonce de son horrible voix qu'il est interdit de se marier pour avoir des papiers je sens mes joues rougir. Lorsqu'elle explique que le but ultime du mariage est la procréation, mon euphorie explose. Je rie aux larmes.

« Il y a quelque chose de drôle mademoiselle ? Un mariage n'est pas un cirque. Je vous prie de garder votre sérieux.

– Excusez-moi, c'est mon premier mariage et je suis nerveuse. »

Oui, nerveuse je l'étais. J'étais tellement nerveuse que je n'ai pas écouté la suite des obligations maritales.

Un silence. Je sens que c'est à moi de parler.

« Oui, je le veux.

– Oui, je le veux. »

Un échange de bagues pour la gloire, des embrassades complices et le mal est fait : je me suis mariée pour des papiers !

Cela faisait presque un an que j'étais au Chili. Presque un an que je racontais à qui voulait l'entendre ma théorie sur le mariage-sésame. Un an que je faisais régulièrement des aller-retours dans les pays voisins. Mais mon budget s'étant adapté à la vie chilienne je devais réduire les dépenses et limiter les renouvellement de visa exotiques.

Rester dans l'illégalité aurait pu être une solution si je n'avais pas pour habitude de visiter les hôpitaux du monde entier. Trouver du travail pour avoir un visa, j'ai essayé. L'anti-sémitisme de mes chefs et les 45 h hebdomadaires ne m'ont pas convaincu de faire carrière.

Alors, un soir de guitare, de rires au coin du feu et d'amitiés dansées, mon coloc m'a demandé en mariage. Non, cela n'avait de romantique, c'était pratique, pragmatique.

Le lendemain nous sommes allés à la mairie comme deux jeunes amants essayant de fuir l'oppression parentale. Sur le chemin on avait élaboré des plans sur la comète, inventé des interrogatoires et senti le métal des menottes sur nos poignets. Juste au cas où. Juste parce que pour arriver à la mairie il fallait marcher 45 min sous la pluie. Dans le fond on savait que rien ni personne ne pourrait percer à jour notre plan « un visa pour Céline » : on se connaissait... comme de futurs mariés.

Cela faisait un an que notre amitié résistait aux bourrasques du Sud. Un an que l'on passait nos journées ensemble et quelques mois qu'on vivait en colocation. On aurait pu répondre à mille et un interrogatoires mais, la seule question qu'on nous a posée concernait le choix de la date. On aurait pu se marier dans l'heure mais on a eu peur d'éveiller les soupçons. Alors on a pris notre temps. On est parti en lune de miel pré-mariage. Une semaine sur la Carretera Austral, sous la pluie, à pied, en stop, en bateau et avec un seul duvet sec. On a marché dans la brumes, on a parlé aux martins pêcheurs et on a rit à notre folie.

On est revenu de ces vacances improvisées la veille du mariage. On a invité nos témoins à une soirée d'enterrement de vie de colocs.

Puerto Montt. 12 juin.

Un matin de guitare, de rires au coin du feu et de siestes collectives, on a fait de ce jour si particulier, un conte de fée des matins pluvieux. On s'est dit « oui » pour une vie. On s'est dit « oui » pour que je puisse avoir un visa.

En échange de notre bonne foi, la juge nous a remis notre nos papiers signés le sourire aux lèvres. Un livret de famille dont les pages des enfants resteront vierges à jamais. Un mariage qui m'a permis de vivre plusieurs années au bout du monde. Entre les Andes et le Pacifique là où des fjords s'allongent à portée de vue. Là où des dauphins font place aux manchots et des lions de mer jouent à cache cache avec des pélicans.

Aujourd'hui j'ai 30 ans. Je me suis mariée pour avoir des papiers de la bonne couleur parce que je suis née ailleurs. Je me suis mariée et ce bout du monde s'est installé à jamais dans mon petit cœur de voyageuse heureuse.

C'est l'histoire d'un tatouage

Anaïs Blanchard
Papillon voyageur

C'est l'histoire d'un tatouage... D'une croyance qui prend tout son sens. D'une différence d'âge... On se fiche bien de ce que les autres en pensent ! De la rencontre d'un Colombien et d'une Française dans l'ancienne capitale de l'Empire Inca... Un joli métissage.

Des sentiments naissants, envisageant ? Un devenir... et si juste, nous savourions le présent, simplement ! Et comme le disait si justement Jésus, mon guide au Salar d'Uyuni, avec tant de philosophie et rêverie : « Todo es posible, nada es seguro !² » Précepte qui aura marqué mon esprit et, inversons-le, son sens change : « Cuando nada es seguro, todo es posible.³»

« En la vida todo tiene sentido nada llega por Azar.⁴ » Certitude qui me colle à la peau, qui à présent y est gravée à jamais.

Une évidence depuis ma tendre enfance est que mon éthique n'est pas les conventions et l'ambition... Néanmoins à 32 ans, j'essuie les diverses élucubrations... Oui en effet, ne pas avoir d'enfant, ni de compagnon, ni un travail fixe... Quelle étrangeté, pourtant convaincue de ne pas être l'Unique.

Quelle veine d'être Française, libre : de dire, de nos choix, de nos envies... Le voyage en Amérique latine aura conforté cette idée qu'il est véritablement plaisant de pouvoir être une femme libérée... Même s'il demeura éternellement des individus pour condamner votre comportement. Pourtant, qu'est-ce qui importe véritablement : être heureux !

2 « Tout est possible, rien n'est sûr ! »

3 « Quand rien n'est sûr, tout est possible. »

4 « Dans la vie tout s'explique, rien n'arrive pas hasard. »

Chacun sa tactique pour y arriver, certains n'arriveront jamais au but ultime, trop focalisés à réussir ! Peut-on les blâmer ? Non, étant donnée la complexité de s'affranchir d'une éducation, d'un modèle standard, d'une société qui nous a donné à voir qu'un dixième des milliards d'alternatives qui s'offrent à nous, de la norme.

Moi j'ai choisi de m'émanciper de ces dogmes qui ne me représentent pas, pour me bâtir mes croyances, mes certitudes, ma vérité afin de cheminer progressivement vers mon Bonheur. En entreprenant constamment de conserver tolérance et bienveillance.

Je butine de fleur en fleur, certains nectars retiennent ma sollicitude, alors, l'espace d'un instant nous partageons nos chemins. J'aspire rêveusement à l'amour authentique et entier. Celui qui impose la vérité.

Déplorablement de nos jours, l'engagement angoisse et effarouche⁴... Approuver de s'abandonner dans les limbes de l'amour en laissant son petit cœur battre la chamade sans avoir la pétoche. Qui n'a pas pleuré comme une madeleine conséquemment au décampement de l'être aimé ? Si l'amour décrète uniment qu'il est raisonnable de se hasarder à être audacieux et aventureux ; en effet qu'y a-t-il de plus incandescent et puissant que s'énamourer mutuellement ?! L'indispensable est de rencontrer la clé de son bonheur et de faire sien le temps, devenir soi en balayant le formatage des diktats d'une société qui nous volent nos rêves et nos espoirs.

Laissons la peur de côté et nos cœurs s'emballer pour octroyer à l'Amour toute son importance et ses formes : l'amour de soi, de son alter ego, de la belle Pachamama, du monde... Appartenant aux couleurs d'un même arc-en-ciel se prénommant AMOR⁵.

4 Lire l'article : [Les relations amoureuses de nos jours](#)

5 « Amour »

Jesús

Charlotte Cruz
Portraits de voyages

Pacha - Péruvien citoyen du monde.

Moments spéciaux pour personnes spéciales.

Nous sommes. Là et maintenant nous résidons.

Je l'ai rencontré en Bolivie, sur la place la plus touristique de Sucre : El Mirador et sa vue panoramique sur les sommets andins. Il vend des pierres et des bijoux fait avec cœur et mains. Pour passer le temps en souriant, il joue de la flûte ou d'autres instruments qui font flotter l'air entre deux mélodies. Je me suis assise à côté, pensant passer un moment à échanger... Une dizaine de jours après j'étais toujours là, à apprendre ses savoirs et savourer sa joie.

Il y a un homme, il s'appelle Jesús. C'est une âme de lumière qu'on surnomme Pacha. C'est un nouveau *Uaiqui* (frère en quechua) qui est entré dans ma vie. Cet être a 40 632 années, la profondeur des savoirs traditionnels dans son cœur et un regard malicieux d'enfant heureux. C'est le fils des montagnes et la jungle coule dans son sang. Ses rastas sont les racines de sa connexion instinctive avec la nature. Lui, qui m'appelle La Shishette, qui me donne 23 689 années et qui pense que mon âme est indienne malgré ma naissance française. Lui, qui rit de me savoir traversant des frontières virtuelles à la recherche des chamanes des quatre coins du monde¹. Lui, l'enfant éternel a joué avec moi comme personne avant.

1 Rencontrer les portraits inspirants écrits par Charlotte : [Personnes inspirantes](#)

Comme des innocents, on a fait apparaître une infinité d'activités pour dérouler notre temps imparti en célébrant la vie. Comme des frères et sœurs qui se reconnaissent, on s'est aimés. L'intensité et la pureté de l'intention permettent une véritable connexion.

Pacha vient du Pérou mais c'est un citoyen du monde qui m'a ouvert le sien.

Il vit dans une pièce à Sucre, il partage son espace avec ses instruments de musique qui rendent hommage aux sons de toutes parts de la Pachamama. Il dit ne pas posséder plus que ces 50 kilos de bagages instruments et pierre confondus, il est libre comme le vent.

En ouvrant la porte de son foyer pour moi, il a dévoilé bien plus qu'une pièce meublée de jouets. Cette porte s'est ouverte sur son monde, son imagination et ses talents sans limites. Tissant un monde infini de bonheur à partager pour quelques jours. Échanges après échanges, on raconte les histoires de nos âmes et nos passés s'emmêlent sur les expériences vécues. Dans le partage on apprend un peu plus à chaque sursaut de curiosité et je rentre dans son monde :

Il y a de la lumière et de la musique, des pierres et des fils, du feu et des mantras.

Il y a le mysticisme de ces ancêtres et les visions racontées.

Il y a la belle énergie de ceux qui connaissent celle de la rue.

Il y a l'innocence.

Il y a de l'amour.

Il y a la créativité instinctive des artisans.

- Artisan de pierres, de fils, de peintures, d'airs traditionnels, avec sa voix il dessine des mantras, avec ses couleurs on a créé des mandalas, du cœur à l'art, il n'y a que l'énergie de la création à voir.

- Artisan du bonheur, avec ses ondes mystiques et rieuses insufflées au présent. Histoires qui voyagent sans limite autour des routes et des cous, colliers d'expériences qui s'émeuvent de bouches en récits sur les souvenirs des voyageurs.

- Artisan de la vie, avec son art de faire. Il connaît le savoir de la tradition de ses anciens et la partage à ses éphémères avec la simplicité du cœur.

Et puis la route m'a appelée, je devais repartir rejoindre mes autres compagnons de vadrouille. Pour faire les 500 km qui me séparaient d'eux, j'avais opté pour le moto stop sur 3 jours. Au moment de partir, la moto était clairement surchargée. On tanguait déjà un peu mais quand l'orage a éclaté et que le nuage sur nous s'est percé, j'ai pris ça pour un signe et j'ai sauté de la moto en décrochant mon sac. Ce sera le bus de nuit dans quelques jours. Me voilà trempée et vie à l'épaule, rebroussant chemin non pas vers mon auberge mais vers le *cuarto*² de Pacha. Je ne sais pas si c'est toi, Jesusito, ou l'univers qui m'a rappelé sur mes pas, mais face à l'échec du plan, j'ai remonté l'escalier vers ta porte enchantée. Le besoin de revenir s'est fait entendre et fut entendu. Je suis revenue. Ton grand rire m'a accueillie. Il vient d'un autre monde, celui des âmes sans âge qui tiennent aux autres. Et c'est ainsi que Pacha m'a invitée une seconde fois dans sa galaxie de miracles de vie. Cette fois c'était pour y squatter les quelques jours c'est tout, quelques jours c'est déjà beaucoup quand on ne les avait pas.

Que se passe-t-il quand deux enfants heureux se (re)rencontrent ?

Ils jouent à rendre la joie jalouse et on a joué !

Combien de temps ? 2, 3 ou 4 jours... je ne me rappelle plus exactement et il m'importe peu. Ce que je veux ancrer dans les souvenirs c'est l'intensité, l'inspiration et la joie de ces moments présents. La promesse jamais promise fût jolie et l'on intensifia l'intensité des instants :

- Parcourant la rue pour dessiner avec les enfants qui l'appellent maman, faisant valser pastels, peintures et grands papiers pour dessiner à échelle de l'univers sur des feuilles vibrantes de sourires. Marchant et visitant tantôt le cimetière en expliquant les différents rituels de la mort, tantôt El Mirador de la ville riant de la vue et offrant nos sourires à l'énergie des montagnes andines.

- Visitant les sites historiques pour s'échapper et câliner les arbres centenaires oubliés par le guide lors de sa visite, se faire attraper et déguerpir comme des chenapans. Confier nos désirs à l'arbre millénaire et se lover dans son écorce vibrante en y abandonnant un bout de nous.

- Dansant la nuit sur les rythmes illuminés du reggaeton local... Attendant que le jour se

2 Chambre/pièce en espagnol

lève et face sa percée dans nos fumées. Le visage offert aux premiers rayons on rit encore du miracle des interconnexions.

- Unissant nos esprits à nouveau, les élevant dans les bras de Madre Tierra. La terre se fait appeler Pachamama, Mother India ou Gaïa selon le décor des récits. Les traditions s'échangent mais la conclusion est claire, *Nous sommes Un, We are One, Somos Uno*, toutes se rejoignent à l'essence du sens loin des retranscriptions évasées. Peu importe l'origine de la croyance, Bolivie, Inde, Pérou, Irlande ou France...

A l'échelle de l'univers, toutes nous délivrent le même message : aimons sans modération car s'aimer soi c'est aimer les autres et vice versa !

Tu m'a appris à jouer avec le feu tournoyant, à tailler des pierres et croiser les fils, te regarder m'enseigner les bollas qui s'illuminent. Les étoiles de terres de Sucre jongle avec la lumière de ton âme et se rit de la nuit tombante. Tissant les liens de cette nouvelle connexion, je te vois, réellement, je vois la beauté de ton âme précieuse et le rire de ton regard d'enfant, la profondeur du respect à tes aïeux et à la Pachamama et la sagesse de tes connaissances.

Les derniers instants partagés furent placés sous le thème de l'ornement. Fiers comme des enfants de pouvoir donner des bouts de nous à l'autre, on échange nos petits trésors. Nous décorant de petits cadeaux ramassés aux coins de nos mondes. Une clochette du Rajasthan pour ta dread, un anneau en pierre d'étoile pour mon doigt, un peso du Chili, un sol du Pérou contre des roupies d'Inde, des dessins à 4 mains qui esquissent ce que les mots ne peuvent décrire, des mots pour traduire ce que les traits ne peuvent montrer....

Ce fut une évidence, un miracle de vie comme deux frères et sœurs qui se retrouvent après une longue séparation. Il est sûr que nous nous connaissons depuis des millions d'années. A l'intérieur de ton univers magique, comme dans la jungle de tes anciens, je marche pas à pas à tes côtés.

Quelle était notre connexion dans la vie passé ?

Je ne sais pas.

Comment vont se dérouler les prochaines rencontres ?

Je ne sais pas.

Va-t-on même se revoir ?

Je ne sais pas. Ce que je sens à défaut d'affirmer c'est la magie autour de l'enchaînement de coïncidences. Tout ce qu'il a fallu pour qu'une Française arrive d'Inde pour le mariage d'un Danois et rencontre le Péruvien en Bolivie grâce à un Suédois. Toutes les expériences vécues pour que l'on puisse s'ouvrir sans réserve à la connexion inconnue de deux amis qui aurait pu s'échapper. Toute la mémoire des âmes qui se reconnaissent et continuent de se retrouver au fil des vies. Si toutes ces conditions ont été réunies, je suis certaine de l'une rencontre future ici ou ailleurs... la connexion est faite. Ainsi est la vie, on se rapproche à petits pas de retrouvailles sud-américaines. L'univers nous guidera, on se reverra.

Je pars parce que je le dois, là-bas, au delà de la vague atlantique, ma vie m'attend. Je m'en vais mais l'on se reverra, je garde en tête des souvenirs et dans les yeux le coin de ton sourire, je m'en vais mais je reviendrais et l'on se reverra l'ami *Uaiqui*.

Remerciements

Merci.

Merci à toi qui a pris le temps de lire ces quelques pages.

Merci à toi qui un jour a semé dans mon cœur de rêveuse l'envie d'écrire un livre. Je sais, il ne s'agit que d'un recueil de textes courts numérique et gratuit en plus, mais, c'est déjà un premier pas, tu ne crois pas ?

Merci à ces auteurs qui ont osé, voulu, pu partager ces expériences.

Merci pour vos petits mots timides.

Merci de m'avoir fait confiance pour ce projet.

Merci d'avoir versé sur une page blanche quelques miettes de votre intimité.

Merci à tous ces auteurs d'un jour qui ne font pas de l'écriture un amour mais un moment de partage unique et éphémère.

Merci à tous ces amoureux des mots qui ont offert quelques heures à ce recueil.

Merci à tous ces blogueurs qui ont partagé avec moi quelques anecdotes mais n'ont pas voulu, pu, osé les exposer à la curiosité de tous.

Merci à tous ces yeux inconnus qui se posent chaque jour sur mon blog.

Merci pour tous les petits cœurs échangés au cours de cette aventure littéraire.

Merci.

Table

Avant-propos	2
Lettres d'amour	4
Léa Jourjon et Léo Bourigan	
Au clair de lune	8
Céline Sampaio	
L'amour est le plus beau des voyages	11
Goldie	
Une rencontre	16
Anonyme	
Ode à l'Odyssée	18
Hambreellie	
Sur les contreforts de l'Himalaya, il m'a appris à respirer pour mieux aimer	23
Charlotte Cruz	
Et je tombe amoureuse tous les 4 matins	27
Céline C.	
Petit tour en Slovénie	30
Madeleine	
Me voici mariée à un cow-boy	34
Eloïse	
みそ – Miso	36
Le Roux-tard	
Sukvindher	42
Joy	
Le cœur a ses raisons	44
Ludivine	
L'amour avec un étranger	49
Sabrina	
Mariage blanc haut en couleurs	52
Céline Sampaio	
C'est l'histoire d'un tatouage	55
Anaïs	
Jesus	57
Charlotte Cruz	
Remerciements	62